

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

074  
A 345-2

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS.

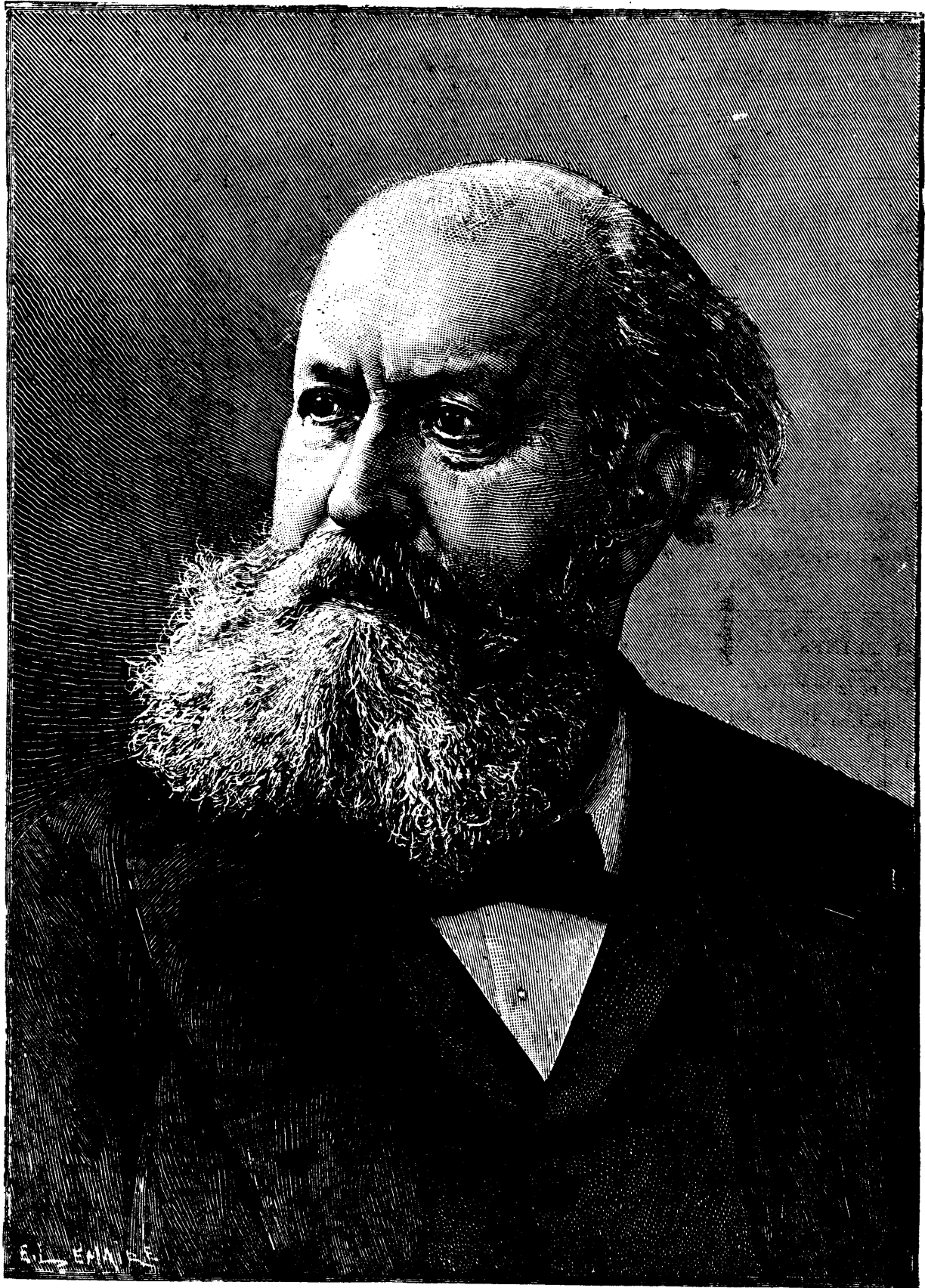
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7<sup>ME</sup> ANNÉE, No 353 — SAMEDI, 7 FEVRIER 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES.

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



*Ch. Gouin*

D

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 FEVRIER 1890

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—La nature, par Pierre Bédard.—Simple remarque, par Hermance.—Séance au collège Ste-Marie.—Le catholicisme dans l'Amérique du Nord.—Poésie : A ma mère, par Hector d'Augny.—Les jolies filles de Chiquendiable, par Eugène Dick.—Notes historiques.—Poésie : Les arbres, par Miss E. Ehrstone.—Mœurs et paysage, par Marie Laure.—Nos gravures.—Galerie Canadienne : L'hon. Théodore Robitaille ; l'hon. Rodrigue Masson.—Choses et autres.—Les écrivains de toutes les littératures : Thackeray.—Les préliminaires du mariage.—Hommage au mérite.—Feuilleton : Fleur-de-Mai, par Georges Pradel.

GRAVURES : Portrait de Charles Gounod.—Les armements maritimes de l'Italie : le cuirassé le *Duilio* ; le canon de cent tonnes ; le cuirassé *Italia*.—La mariée française : L'escalier dans la rade d'Alger.—Portrait de William Thackeray.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes	-	-	-	\$200

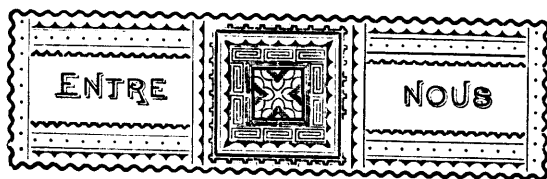
Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

## QUATRE-VINGT-DOUZIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-douzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JANVIER), aura lieu samedi, le 7 FEVRIER, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



EU DI dernier, jour de distribution du MONDE ILLUSTRÉ, à Québec, Eudore Evanturel, un charmant poète qui écrit trop peu, arrive chez moi avec un journal à la main.

Il avait, ce soir là, sa mine féroce des mauvais jours.

—Ah ! vous aimez l'hiver, vous ! ah ! vous aimez la neige ! Mais, mon cher, vous êtes ridicule, absurde, insen-

sé... etc., le voilà parti.

Ce qu'il me dit d'énormités est quelque chose d'inénarrable, et je ne relevai la tête que quand il me dit en terminant :

—Eh bien ! moi, je déteste l'hiver, et si vous voulez le savoir, j'ai le regret des jours d'été !

—Tiens, lui dis-je, cela fait un vers, asseyez-vous donc, voici du papier, un crayon, allez-y, continuez.

—Oui, répondit-il en roulant des yeux méchants derrière son binocle, je vais vous en faire des vers, je vais en pondre des vers, rien que pour vous agacer, et...

Et il improvisa en une heure la jolie pièce que voici :

## NOSTALGIE

J'ai le regret des jours d'été  
Qui meurent dans les couchants roses ;  
J'aurais au cœur plus de gaieté  
Si nous étions au temps des roses.

Le sort me semblerait moins dur  
Et mes douleurs bien moins réelles,  
Si c'était l'heure où le blé mûr  
Sur le sillon tombe en javelles.

Je sentirais un peu d'espoir  
Et plus d'amour remplir mon être,  
Si je voyais entrer, ce soir,  
Des papillons par ma fenêtre.

Car c'est l'hiver et je suis las  
Du calme froid des plaines blanches.  
J'ai hâte de voir du lilas  
Et des nids d'oiseaux dans les branches.

L'été, l'eau des étangs reluit,  
La mer, le pré, tout étincelle ;  
On voit l'éclair que fait, la nuit,  
La luciole avec son aile.

Mais quand s'abat l'âpre saison  
Du vent, du givre et des buées,  
Le soleil nage, à l'horizon,  
Soir et matin, dans les nuées.

Quel temps fait-il ? Je meurs d'ennui ;  
Depuis novembre il pleut, il gèle,  
Et mes plus beaux rêves ont fui  
Avec la dernière hirondelle.

Pourtant, bientôt, dans la forêt,  
Tout renaîtra sous les ramures.  
Alors, j'aurai moins de regrets,  
Moins de tristesse et de murmures.

Je ne déteste pas du tout ces vers ; la facture en est toute moderne et a un cachet bien personnel.

M. Evanturel devrait bien se fâcher plus souvent, si chaque colère nous faisait bénéficier d'un morceau de ce genre.

\* \* Ce poète me fait penser au maître, à Fréchette.

Le deuxième supplément du grand dictionnaire du XIXe siècle, de Larousse, nous est arrivé il y a quelques jours, et en le feuilletant j'y trouve l'article suivant qui prouve que l'on s'occupe du Canada en France :

"FRÉCHETTE (Louis-Honoré), poète et homme politique Canadien-Français, né à Lévis, près de Québec, le 16 novembre 1839. A l'âge de quinze ans, il s'enfuit du séminaire de Québec, et se fit tour à tour apprenti, télégraphiste et terrassier. Revenu à Québec, il publia une série de poésies, qui attirèrent l'attention publique sur son jeune auteur ; il fit ensuite son droit à l'université de Québec. En 1862, il publia un nouveau recueil de poésies : *Mes Loisirs*, entra au *Journal de Québec*, et publia deux drames, *Papineau* et *l'Exilé*, dont l'action rappelait aux Canadiens-Français les luttes héroïques de leurs pères. Admis au barreau de Québec, il alla fonder le *Journal de Lévis* dans sa ville natale, dont il devint le représentant au Parlement. Mais cette feuille, publiée dans l'intérêt du parti libéral, fut persécutée par le gouvernement et son fondateur dut quitter la ville à Lévis et bientôt le Canada lui-même (1866). M. Fréchette fit ses adieux à sa patrie dans la *Voix d'un Exilé*, vigoureuse satire, où il flagelle les oppresseurs de son pays. Il se fixa alors à Chicago et y fonda *l'Observateur*, qui ne vécut qu'un an. Nommé en 1867 secrétaire du département des terres de l'Etat de l'Illinois, M. Fréchette abandonna cet emploi l'année suivante pour rédiger, à Chicago, un nouveau

journal, *l'Amérique*, qui s'acquiesça promptement une grande influence parmi les Canadiens-Français, très nombreux dans l'Illinois. Il était en passe de devenir un homme politique important, lorsqu'en 1870, pendant qu'il était absent, un rédacteur abusa de sa confiance et publia une série d'articles hostiles à la France. Le journal tomba du coup ; M. Fréchette était ruiné. Il retourna alors au Canada, où il fut reçu avec enthousiasme et élu au Parlement du Dominion. En 1872, il publia une nouvelle satire en prose : les *Lettres à Basile*, où il attaquait de front les puissants du jour. La colère se faisant dans son esprit, il s'occupa alors exclusivement de travaux littéraires, et donna successivement : *Pêle Mêle*, fantaisies et souvenirs poétiques ; les *Oiseaux de Neige* ; *Fleurs Boréales* ; *Poésies Canadiennes* ; *La Légende d'un Peuple*. Ce sont surtout ces trois derniers ouvrages qui ont fait connaître aux Français ce Français du Nouveau-Monde. L'Académie française lui accorda en 1880, un prix de 2,500 francs sur la fondation Monthyon, bien qu'il soit de règle qu'un Français seul puisse concourir pour ce prix. Il lui a été décerné un nouveau prix en 1888."

\* \* Parler du docteur Koch, c'est prouver que l'on est tout à fait dans le mouvement.

Le remède de ce savant ne semble pas être encore la réalisation de ce rêve tant désiré : la guérison de la tuberculose et, même à Berlin, on refuse de se faire inoculer la lymphé panacée.

Et ceci m'amène à un autre guérisseur Allemand, qui fit fureur il y a un demi-siècle, par ses cures merveilleuses.

M. Eugène Noël nous a raconté son histoire et je crois que vous la lirez avec plaisir. Elle comporte un enseignement qui peut être utile à plus d'un lecteur du MONDE ILLUSTRÉ.

"Il y avait vers 1825, au village de Græfenberg, en Silésie autrichienne, un paysan nommé Priessnitz ; ce paysan, suivant les uns, était tout à fait illettré, tandis que, suivant d'autres, il avait appris à lire, à écrire et à compter dans la petite école de Græfenberg. Mais, qu'il ait su lire ou non, cela ne fait pas grand'chose à l'affaire, si le bonhomme ne lut jamais rien de tout et s'en tint, pour toutes leçons, à ses cinq sens de nature et à ce sixième sens, supérieur à tous les autres, et que, pour cette raison, on appelle le "bons sens."

"Priessnitz était pauvre, mais fort laborieux et fort entendu ; il cultivait, pour vivre, un petit champ, et lui-même allait vendre au marché ses denrées sur un cheval qui, par un miracle inouï, devait faire de lui un des plus grands médecins du XIXe siècle, si nous faisons de ce mot *médecin* le synonyme de guérisseur.

"Ce n'est pas l'histoire de Sganarelle que je raconte ici, mais une histoire réelle, authentique, avérée, que vous trouverez dans toutes les biographies.

"Priessnitz reçut un jour de son cheval un coup de pied à la jambe qui le fit cruellement souffrir ; un de ses voisins qui avait de grands secrets pour les "foules, cassures, et gerçures" entreprit sa guérison, et pour tout remède se contenta de lui verser quantité d'eau froide sur sa plaie avec de certaines paroles et signes cabalistiques. Priessnitz s'en trouva parfaitement et se rétablit très vite ; mais il comprit que l'eau claire toute seule avait opéré cette cure et que les paroles et les signes n'y étaient pour rien. Il se mit aussitôt à recommander l'eau claire à tous les malades de son voisinage, et tous n'eurent qu'à se louer d'avoir suivi ses conseils. On venait de loin le consulter, et notre homme arrosait ses malades à grands seaux d'eau froide qu'il leur jetait sur le corps, en plein air. Ils guérissaient. La réputation de Priessnitz se répandit dans les villes mêmes et dans les petites cours d'Allemagne : des banquiers, des princes, des diplomates, des ambassadeurs, accompagnés de leurs ambassadrices, le vinrent consulter.

"Notre médecin s'aperçut vite que tous ces langoureux et langoureuses mouraient de leur désœuvrement, de leur vie contre nature, de leur inactivité musculaire, de leur privation d'air et de soleil et aussi de leur nourriture trop raffinée. Il

fit entendre à ceux-là que, pour guérir, ils devaient rester sous ses yeux, vivre avec lui, l'accompagner et l'aider dans tous ses travaux, afin qu'il ne les perdît pas un moment de vue. Il leur donnait un coin de sa cabane, les nourrissait à sa table de pain sec et de noix, les menait avec lui dans la forêt fort éloignée de là, leur faisait scier du bois, qu'ils remportaient au logis avec scie, hache et chevalet par-dessus. Puis il les arrosait à grande eau. Il a refait ainsi des tempéraments. Des gens qui étaient arrivés chez lui mourants, en repartaient guéris, transfigurés, joyeux et allègres pour cinquante ans. L'Europe actuelle lui doit la bonne santé de plusieurs princes et d'un grand nombre de diplomates allemands. A ce métier de médecin des cours d'Allemagne, Priessnitz amassa des millions et immortalisa son nom.

« Partout en Europe on vit se fonder des établissements imités de celui de Priessnitz ; peut-être eut-on le tort de les rendre un peu moins primitifs et moins barbares ; mais il est rare que les disciples conservent en quoi que ce soit la vigueur du maître.

« Rien de plus sensé que le traitement imaginé par le sauvage médecin de Grœtzenberg. Remettre les malades en nature, leur redonner le contact vivifiant de l'eau, de l'air, du soleil ; leur rendre l'activité musculaire, les forcer de reprendre une vie simple et sobre, c'était trouver d'instinct la vraie médecine (celle qui guérit), ou mieux encore la véritable hygiène, c'est à dire le moyen de n'être pas malade.

« Ne riez pas de l'instinct, car c'est en médecine surtout qu'il a dans tous les siècles montré sa puissance. Hippocrate eut, pour guérir, bien moins de science que d'intuition ».

\* \* Une singulière anecdote, que j'ai entendu raconter, l'autre soir, en anglais, et que je traduis en la gazant.

Le gouverneur de Terre-Neuve, donnant un dîner officiel, avait invité, entre autres personnes, un brave député de la partie nord de l'île, excellent homme, mais très rural et ayant fort peu de monde.

Dîner très fin, dans le menu duquel figuraient entre autres choses beaucoup de champagne et des olives.

Dans la soirée, Son Excellence passe près de lui et, ne sachant trop que dire, finit cependant par lui demander s'il a biendine.

— Pas mal, fit le campagnard, votre cidre n'était pas mauvais, mais quand à vos prunes vertes, je crois bien que votre chien avait dû les arroser !!!

*Lein Ledren*

## LA NATURE

La nature, c'est le langage de Dieu même ; c'est par elle qu'il montre le plus clairement sa toute-puissance, sa bonté et sa grandeur.

Ces forêts immenses et ténébreuses d'où s'élèvent des bruits mystérieux, ces rivières aux ondes rapides, ces grands fleuves roulant majestueusement leurs flots vers l'océan, ces mers profondes qui dans la tempête se couvrent de brouillons blancs et semblent vouloir sortir de leur lit pour se précipiter avec rage sur les continents, et qui dans le calme prient ou dorment, ces prairies toutes brillantes de verdure, ces bocages touffus d'où le rossignol fait entendre son chant mélodieux et donne ces notes inspirées que l'homme ne peut entendre sans émotion et sans attendrissement, ces bosquets dont l'épaisse ramure projette une ombre bienfaisante, ces lacs enchanteurs sur les bords desquels viennent souvent rêver ceux que le malheur ou la déception a blessés de son aiguillon, ces hautes montagnes qui semblent toucher aux nues ou se confondre avec elles, tout cela ne parle-t-il pas éloquentement de Dieu ?

N'est-ce pas lui qui a fait ces nuits étoilées et

silencieuses, ces astres lumineux perdus dans l'espace, ce soleil brillant dont les chauds rayons font revivre les fleurs et égayent la nature ?

L'Être Suprême ne préside-t-il pas à ces tempêtes furieuses qu'accompagne la grande voix du tonnerre et ces éclairs éblouissants qui foudroient, à ce calme où tout repose, la nature et les animaux ?

N'est-il pas le principe de ces magnifiques levers de soleil, alors que l'Orient semble s'embraser et ouvre ses portes à l'astre du jour, et de ces couchants aux couleurs brillantes dont les poètes et les artistes ont tant chanté et tant peint les sublimes beautés !

N'a-t-il pas créé ces animaux de tout genre, de toute espèce, ces lions dont les rugissements glacent d'effroi le cœur du voyageur, ces tigres sanguinaires, ces serpents venimeux, ces oiseaux dont la fraîcheur du plumage et l'éclat de la parure les font tant rechercher, ce cheval et ce chien devenus nos amis, cet être enfin qui, par son origine, par ses qualités et ses vertus, par la conformation de son physique, et par la raison innée chez lui, a dans la nature, une place à part, l'homme ?

Ce dernier, vassal du ciel, est roi de la création

Dieu, par son essence et par son éternité, est souverainement maître de tout ce qui existe, tant au ciel que sur la terre ; cependant il a délégué l'homme pour veiller jusqu'à un certain point, aux intérêts terrestres et il s'ensuit donc que la nature est liée invinciblement à la Divinité.

*Pierre Bidard*

## SIMPLE REMARQUE

On me l'avait bien dit ; je ne le voulais pas croire. Mais j'ai entendu les tambours et le bruit de la fanfare est arrivé jusqu'à moi.

Je savais notre bouillante jeunesse facile à s'enthousiasmer, je savais nos vaillants étudiants assez forts pour s'atteler à l'apogée de l'admiration, au traîneau d'une reine tragédienne ; je les savais capables de défendre par toutes sortes d'arguments et de moyens le moindre de leurs droits attaqués, mais de là à se pâmer devant un homme qui sait donner un coup de poing, soulever des masses de fer, et qui d'un doigt, paraît-il, s'il faut en croire les on dit, peut de notre globe renverser le mouvement de rotation,.... ma foi, je m'y perds.

Où est donc le mérite de cet homme ? la valeur qu'il s'est acquise ? le travail intelligent qu'il s'est imposé pour en arriver à épater bien près tout le continent ?

Je le cherche encore....

Hélas ! notre siècle restera-t-il longtemps le siècle des muscles ? Le soleil donnera-t-il toujours ses plus beaux rayons à celui qui, de sa force physique, saura émerveiller la galerie qui attend le spectacle ?

Qu'un extravagant se paie la fantaisie de jeûner trente, quarante, voire même quatre-vingt-dix jours, qu'un autre bipède, par un tour combiné, vous déchire ou vous assomme son semblable d'un maître coup de poing ; qu'un troisième, non moins ridicule, se mette à courir sous n'importe quelle bise, en n'importe quel costume, pour ne s'arrêter que lorsque tout l'univers saisi de transport l'en supplie : on applaudit, on s'enflamme, on a l'œil sur lui, l'oreille au télégraphe qui, tous les cinq minutes, veut bien en ajouter à nos émotions ; et quand c'est un compatriote, on s'écrie sans pouvoir contenir sa joie délirante : « Quelle gloire pour nous, pour notre beau Canada, d'avoir enfanté un tel prodige de nerfs et de chair ! »

Cette démonstration du 26 dernier a-t-elle été organisée vraiment par notre intelligente jeunesse, par nos étudiants ? — Je me verrai forcée de faire d'heureuses exceptions, et m'arrêterai à croire plutôt que nos universitaires, jouissant d'une ère de platonique tranquillité, sentant leur sang se tiédir dans leurs veines, faute, cet hiver, d'événements dans leurs quartiers, se sont vus obligés de se ré-

chauffer à quelque chose, et n'ont trouvé rien de plus pathétique que de se jeter en nombre sur l'*Hercule Canadien*.

On se tromperait si on allait croire que je prends à parti cet homme et ses chauds partisans ; cette idée est loin de mon esprit. Dieu a donné à ce héros du jour une abondante somme de forces et le pauvre être prétend en gagner sa vie, il n'y a pas de mal là dedans. Mais qu'on le laisse se tirer d'affaires, qu'on rentre les tambours et les trompettes, et qu'on paie plutôt honneur à ce qui est le prix de connaissances chèrement acquises, à celui qui peut s'illustrer, servir son pays autrement que par la fermeté de son bras ou de son dos, en un mot, qu'on ensense et proclame le mérite réel, qui se loge ailleurs que dans les muscles.

*St Maurice*

## SÉANCE AU COLLÈGE SAINTE-MARIE

Les élèves des Révds Pères Jésuites doivent donner mardi, le 10 février, à leur salle académique du Gesù, une magnifique séance.

On y jouera de deux œuvres immortelles de Molière : *Monsieur de Pourceaugnac*, comédie en trois actes, et une pièce bien spirituelle, le *Royal Dindon*, en un acte.

M.M. Chs B. Aubien, C. Rodier, A. Gosselin, etc., en seront les principaux acteurs.

Un ami de l'institution a composé pour la circonstance un ballet splendide qui saura charmer l'auditoire.

On se servira à cette séance de réflecteurs pour la première fois.

Les Révds Pères Jésuites, comme on le voit, ne négligent rien et font tous les sacrifices pour rendre ces séances publiques très intéressantes.

Le public et surtout les amis de l'éducation sauront, nous l'espérons, leur savoir gré de tant de dévouement, en allant en le plus grand nombre possible applaudir les jeunes acteurs.

Les prix sont de 75 cts pour les sièges réservés, et de 50 cts pour les billets d'admission. Qu'on s'y rende en foule.

## LE CATHOLICISME DANS L'AMÉRIQUE DU NORD

Après la France, le pays sur lequel s'arrête avec le plus de complaisance le regard du Souverain Pontife est l'Amérique du Nord. (Canada, États-Unis.)

La marche ascendante du catholicisme dans la Grande République américaine n'est pas sans donner quelque fierté à Rome.

Lorsqu'au mois de novembre 1803, le plus jeune des frères de Bonaparte, Jérôme, épousa Eliza Patterson, son mariage fut béni par le révérend Carroll, évêque de Baltimore, le seul évêque catholique que possédait les États-Unis. Aujourd'hui, Baltimore voit des conciles nationaux et le territoire de la République est partagé entre vingt diocèses. La hiérarchie catholique y est aussi implantée qu'en France.

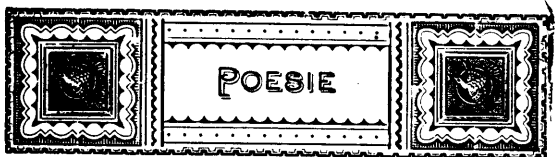
Les Universités catholiques s'élèvent de toutes parts sur le sol de l'Union. L'Église, en un mot, participe au mouvement de la jeunesse exubérante qui emporte la démocratie américaine vers ses hautes destinées.

On dit que le Saint-Père émerveillé des récits qui lui parviennent d'au delà les mers, rêve un voyage en Amérique.

Quelle réception et quelles ovations l'attendront de New-York au Pacifique.

— Napoléon à Sainte-Hélène, c'est l'Activité enchaînée par l'Ennui.

Les événements doivent leur naissance aux idées, et des chimères fantastiques engendrent des monstres réels.



## A MA MERE

Les anges dans le ciel célébraient la naissance  
Du Dieu pour nous fait homme, et pour nous mort en croix.  
Pour chanter son amour, pour montrer sa puissance,  
En un hymne éclatant ils unissaient leurs voix.

Et tu les entendais d'ici-bas, ô ma mère,  
Car ton âme toujours s'élevait vers les cieux ;  
En adorant Jésus descendu sur la terre,  
Ton cœur était fervent, ton regard radieux.

Jusqu'au jour de Noël, tu semas la tendresse  
Parmi nous, tes enfants, qui vivions pour t'aimer.  
Mais quand le Christ revint au séjour d'allégresse,  
Déjà tu l'attendais afin de l'acclamer.

Hélas ! Il a suffi de deux heures à peine  
Pour nous rendre orphelins, pour briser notre cœur.  
Oh ! depuis cet instant, depuis ta mort soudaine,  
Mère, nous ressentons l'étreinte du malheur.

Le poids de la souffrance a courbé notre tête,  
Et nous ne pouvons plus que pleurer et gémir ;  
Si Noël fut pour nous un heureux jour de fête,  
Le premier jour de l'an, lui, nous a vus frémir.

L'avenir maintenant nous paraît triste et sombre,  
Car ton affection ne vient plus l'éclairer ;  
Et, remplis de douleur, nous croyons voir dans l'ombre  
Les chagrins et les maux qui vont nous abreuver.

Mais, pourquoi murmurer ? Mère, dans sa sagesse  
Dieu fait bien ce qu'il fait, et connaît nos besoins ;  
Et puis nous le savons, il a fait la promesse :  
" Aux orphelins toujours je prodigue mes soins ".

Et toi, du haut du ciel, ta demeure nouvelle,  
Malgré tout ton bonheur tu ne peux oublier  
Les enfants élevés sous ta loi maternelle  
Et qui savent de toi le bienfait de prier.

Dieu connaissait ton cœur et ton âme si pure,  
Il savait ton désir de faire plus pour nous.  
Tu ne pouvais plus rien suivant notre nature ;  
Au ciel sont les pouvoirs, il te les donne tous.

Mère, pour l'avenir nous n'avons rien à craindre,  
Là haut avec amour tu veilles sur nos pas  
Il ne faut plus pleurer, il ne faut plus nous plaindre,  
Car ainsi qu'autrefois, tu ne nous quittes pas.

*Hector d'Haugry*

## LES JOLIES FILLES DE CHIQUENDIABLE

(HISTOIRE POUR LE CAREME QUI VIENT)

## I



Il y avait une fois, dans une paroisse qui portait le singulier nom de *Chiquendiable*, — nous verrons pourquoi, — un petit jeune homme blond comme les blés mûrs, et joli, joli... comme une réduction de l'Apollon du Belvédère, au Vatican.

Ce b'ondin-là remplissait dans le village de Chiquendiable, les honorables et peu lucratives fonctions d'instituteur. C'est lui qui était chargé de dégrasser les Chiquendiablotins, jusqu'à leur première communion, inclusivement.

Après quoi, ces petits messieurs devenus des hommes à leurs propres yeux, se jugeaient assez instruits pour labourer la terre et faire la cour aux belles grandes filles de leur endroit.

Ils abandonnaient donc l'école, aussitôt leur première communion faite, laissant ce pauvre père d'instituteur recommencer avec des Chiquendiablotins tout aussi engrassés que leurs devanciers, sinon plus.

*La vie ainsi coulait comme un ruisseau limpide,  
Lorsqu'un jour.....*

Mais n'anticipons pas et ne rendons pas si vite  
à main à notre coursier.

\* \*

Or, à cette époque, il se trouvait qu'à Chiquendiable, les Chiquendiablesses et les Chiquendiablotins étaient toutes jolies, faites au tour et d'allures pimpantes, quoique de très grande taille : — les plus petites ayant au moins six pieds et les plus.....*résolues*, sept bons pieds français.

De vrais tambours - majors des Highlands d'Ecosse !

Tandis que ces pauvres diables de Chiquendiablotins, au contraire, ressemblaient *unanimentement* à ces bonshommes articulés qu'on suspend à une perche, dans les champs de grains, pour effrayer les oiseaux pillards.

Avec cela, rabougris, trapus, bossus, borgnes, bancals, brèche-dents... bref, toute la ribambelle d'infirmités susceptibles d'enlaidir l'espèce humaine.

Singulier caprice de la nature, n'est-ce pas ? Les filles taillées en amazones anté-diluviennes et belles à croquer !

Les hommes, avec des corps de nains, de têtes de gnômes, enfin laids à faire prendre la fuite à maître Satanais lui-même, les deux mains sur les yeux et la queue en trompette.

Hé ! que voulez-vous ?

C'était comme ça à Chiquendiable.

Je n'invente rien.

Mais fermons cette parenthèse.

\* \*

Bon ! Où en étais-je ?

Ah ! m'y voici. Je commençais le second vers d'un morceau de poésie destiné à chanter la gloire du pays chiquendiablotique.

Mais, réflexion faite, j'aime mieux vous dire la chose en simple prose, comme M. Jourdain : — à cela près qu'au contraire de ce brave bourgeois-gentilhomme illustré par Molière, je vais m'apercevoir, moi, du changement d'outil, ne serait-ce que par la plus grande liberté de main apportée dans l'exécution de mon important travail.

Donc, la paroisse de Chiquendiable avait un instituteur qui se faisait du mauvais sang, à cause du départ prématuré de ses élèves les plus avancés.

Je puis dire à cet excellent homme, — s'il vit encore et surtout s'il me fait l'honneur de me le dire, — qu'il n'est pas le seul, dans sa classe, à explorer cette inapte coutume suivie dans nos campagnes, de retirer les enfants des écoles primaires sitôt qu'ils savent lire et écrire, ou du moins dès qu'ils ont fait leur première communion.

Mais nous ne sommes pas ici pour moraliser, mon lecteur et moi. Nous nous sommes donné rendez-vous, lui pour m'entendre, moi pour lui raconter l'histoire des jolies filles et de l'instituteur de Chiquendiable.

Et d'abord, en passant, disons de suite ce que nom bizarre, pour une honnête paroisse qui s'appelle sur le calendrier *Saint-Nicodème*, est dû indirectement à notre magister lui-même, — bien qu'il ne s'en doute pas le moins du monde, le cher homme.

\* \*

Vous ai-je dit que le petit instituteur de Chiquendiable était beau comme un chérubin ?

— Oui, oui

Alors, je continue.

D'une taille moyenne, blanc, blond, rose, les cheveux bouclés, séparés par une raie médiane, quand il servait la messe le dimanche, on eût dit un petit ange découpé dans un tableau de Raphaël.

Avec cela, une aimable timidité qui mettait une couche de carmin sur ses joues dès que vous lui adressiez la parole, où dès qu'une personne le regardait.

Les Chiquendiablotines, et même les Chiquendiablotesses, dégoûtées de leurs congénères masculins qui ressemblaient à des Chimpanzés, se mouraient d'amour pour lui.

Toutes sans exception, même la gouvernante du curé.

Ce qui ne laissait pas que d'exaspérer les hommes mariés et les garçons de l'endroit, sans compter les papas et les mamans, impuissants à retenir leurs filles dans le devoir.

Tous les cotillons du village ne parlaient que du petit magister ; tous les pantalons le jalouaient.

Une grande belle fille, la brune Hortense (six pieds et demi), plus éprise que ses compagnes et connaissant, par la lecture clandestine des romans du jour, l'argot des boulevards parisiens, s'était un jour écriée :

— Oh ! monsieur Lalurette (il s'appelait ainsi), il n'est pas seulement beau, mais c'est qu'il est *chic en diable* !

Le mot fit fortune. On se le passa de bouche en bouche. On le répéta tant et tant, qu'il resta accolé au village où il était éclos.

Et voilà comment il se fit que Saint-Nicodème eut l'affront de ne plus figurer dans les procès-verbaux du conseil municipal de Chiquendiable.

Mais il réservait à ses ex-patronés un tour de sa façon, saint Nicodème.

Et, pour arriver à ses fins, le rancuneux saint suscita... devinez qui ?

Le petit maître d'école Lalurette.

Avec une paille, les saints du paradis sont capables de soulever des montagnes, voyez-vous.

## II

Cependant la terre tournait, tournait comme d'habitude sur elle-même et autour du soleil, ainsi que le fait un couple de valseurs enlacés, dans une salle de bal.

Les jours s'écoulaient. Juin arriva, et avec lui les chaudes effluves estivales, les caresses voluptueuses des brises du soir, embaumées par les émanations des roses épanouies et des géraniums gonflés de sève odorante...

Le renouveau, dans toute sa splendeur, galvanisait la nature entière...

Hélas ! il galvanisait aussi les filles géantes, on plut les *amazones* de Chiquendiable !

Si le petit instituteur eût su ce qui lui " pendait au bout du nez ! "

Mais non.

Innocent et timide comme un jeune pensionnaire, le lionceau ne se doutait même pas que sa crinière eût poussé et ignorait absolument son pouvoir sur les cœurs féminins.

Des événements extraordinaires allaient lui ouvrir les yeux.

\* \*

Comme Chiquendiable s'éveillait un beau matin, il apprit avec stupeur que trois combats singuliers venaient d'avoir lieu.

Six de ses grandes filles s'étaient rendues sur le pré et flanqué, par couples, une volée de coups de bâton.

Le lendemain, il y en eut douze qui se rossèrent d'importance.

Et, tous les jours, ce fut comme cela : des yeux pochés, des nez en marmelade, des dents en rupture d'alvéoles...

Remarquez qu'on y allait " bon jeu bon argent " : de solides triques de bois franc et des bras vigoureux pour les manier !

Les maris, les pères, les frères, les cousins, bref toute la population mâle de Chiquendiable étaient dans la stupeur et se lamentaient à tous les saints du calendrier, à tous les héros chrétiens du martyrologe...

L'abomination de la désolation, quoi !

Mais rien n'y faisait.

Les duels à coups de triques se succédaient avec une recrudescence alarmante.

Toute la population féminine semblait prise d'hystérie ; toutes les grandes filles de Chiquendiable exécutaient la " danse de Saint Guy ".

\* \*

Poussé au pied du mur, monsieur le Maire eut

une idée lumineuse : il convoqua le conseil municipal.

Les membres de cette grave corporation obéirent avec empressement, anxieux qu'ils étaient, eux aussi, de mettre fin à un tel état de choses aussi disgracieux pour une honnête paroisse.

La réunion de ces fortes têtes avait lieu d'habitude à la salle publique, dans le bas de la sacristie.

Le maire ouvrit la séance par un discours savant dans lequel, après avoir exposé le mal étrange qui ravageait la population féminine de sa municipalité, il fit toucher du doigt à ses collègues la cause de cette épidémie... humiliante pour le sexe barbu.

Et cette cause,—il n'irait pas chercher son voisin pour le dire,—c'était l'instituteur, ce petit frisé qui portait des devants de chemises à jabots et des poignets blancs ornés de boutons étincelants, larges comme des écus français... Pour sûr, ce petit monstre là devait porter sur lui quelque amulette pour rendre les femmes folles de lui...

L'orateur en était là de son discours, lorsqu'une rumeur grandissante arriva, par les fenêtres ouvertes, jusqu'aux oreilles municipales des délibérants...

—Les femmes ! s'écria monsieur le Maire, tout refroidi.

—Les amazones ! murmurèrent les autres, devenus blancs comme le papier où le secrétaire du conseil couchait leurs procès-verbaux.

Et chacun de ces braves se prit à guigner la porte et les fenêtres.

Le maire, lui—quoique tremblant et blême,—fit un grand effort de bravoure.

—Messieurs, dit-il, mourons à notre poste... D'ailleurs, elles ne viennent peut-être pas de notre côté.

—Si, si ! fit un conseiller, pâle d'émotion... Entendez-vous ?... Les voilà ! les voilà !

—Jouons des quiboles ! hurla une voix épouvantée.

—Esquivons-nous sans que ça paraisse ! appuya un autre, enveloppant sa lâcheté dans un euphémisme.

—Quand je devrais rester seul pour sauver la dignité du conseil de Chiquendiable, je périrai dans mon fauteuil municipal ! vociféra le maire, se cramponnant aux bras du dit fauteuil.

Ce mouvement était beau. La voix du maire, quoique altérée, résonna comme un cuivre sonnait la charge, et les conseillers se rassirent, penauds et honteux.

Mais ce ne fut pas pour longtemps.

Une nouvelle clameur, composée de cris dispersés, se fait entendre... Le bruit se rapproche... Des voix indignées hurlent, glapissent, menacent. L'air est déchiré par des appels stridents ; les oreilles écorchées par des phrases sinistres :

—Mort au maire ! A l'eau les conseillers !

Des gens qui n'étaient pas gros, c'étaient eux, les conseillers !

Un homme qui aurait voulu se voir ailleurs, c'était lui, monsieur le maire !

Mais... le moyen !

La salle du conseil était alors bloquée par la foule mouvante des Chiquendiabletines.

Il fallait faire face à l'orage.

\* \*

Comme la porte de la salle du conseil cédait sous la poussée des assiégeantes, le maire, lui, s'aidant de son fauteuil présidentiel, grimpa sur la table.

Cette ascension le mit du coup au niveau de ses ennemis.

Il étendit les bras avec majesté et, d'une voix aigrelette qu'il s'efforçait pourtant de grossir :

—Femmes de Chiquendiable, glapit-il, d'où vous vient cette audace d'envahir la salle de nos délibérations ?... L'enceinte sacrée où s'élaborent les règlements qui vous régissent ?...

Grognelements universels dans les rangs féminins.

—N'avez-vous pas honte, poursuit l'orateur sur un ton plus aigu, de manquer ainsi aux lois les plus imprescriptibles de la hiérarchie humaine, suivant l'ordre physique, et à vos supérieurs, dans l'ordre moral !

Ricanements et apostrophes saugrenues éclatent

comme un bouquet de pétards au sein de la masse houleuse en jupons.

Gestes d'admiration parmi les conseillers municipaux.

Jamais leur maire n'avait paru si... grand.

Ce dernier, croisant ses petits bras sur sa petite poitrine et rejetant sa petite tête en arrière, continue d'une petite voix sardonique :

—Femmes de Chiquendiable, vous poussez le mépris de toutes lois divines et humaines jusqu'au point de vouloir porter nos culottes....

Une grosse voix féminine :

—Une seule de nos jambes n'y logerait pas !

Le maire, continuant sans faire semblant d'avoir entendu :

—Oui, jusqu'au point de vouloir porter nos culottes.... Femmes de Chiquendiable, savez-vous seulement, d'après les Ecritures, d'où vous sortez, tout compte fait ?

Murmures et poings levés, émergeant des jupes en ébullition.

Sentiment d'appréhension dans les yeux des conseillers.

Le maire, se soulevant sur la pointe des pieds et se frappant la poitrine :

—D'une de nos côtes ! Là ! faites les fières à présent !

\* \*

Il est plus aisé d'imaginer que de décrire la scène qui suivit cette apostrophe du premier dignitaire de Chiquendiable.

Hélas ! Hélas ! pourquoi les maires sont-ils si éloquents et, se sachant tels, lâchent-ils la bride à ce coursier fougueux qui s'appelle la langue ?

L'orateur n'avait pas plus tôt terminé son imprudente harangue, qu'une grande diablesse de Chiquendiabletine l'empoignait par la partie la plus... ample de sa culotte, lui fourrait sans cérémonie la tête sous son bras et lui administrait, de sa large main ouverte, une... gamme ascendante de doubles croches sur son clavier municipal, suffisante pour le mettre à jamais... désaccord.

Ce que voyant, cinq ou six autres de ces demoiselles empoignèrent à leur tour les conseillers,—sans oublier le secrétaire, bien entendu,—et tirèrent sur leur clavier tremblant une demi-douzaine d'éditions du même morceau de musique.

Le tout fut accompagné de cris de douleur, avec cinq bémols à la clé ; ce qui produisit une cacophonie à déchirer un tympan de caoutchouc vulcanisé.

\* \*

Quand cette partie de leur programme eut été exécutée, les Chiquendiables et les Chiquendiabletines lâchèrent chacune leur conseiller, qu'elles ne perdirent pas de vue, toutefois.

Il va sans dire qu'on en fit autant à monsieur le secrétaire-trésorier.

Puis celle qui commandait—une virago de sept pieds moins deux pouces,—s'adressa au maire et à ses collègues fouettés, en ces termes :

« Toi, mon espèce de singe, et vous autres, mes petits babouins mal venus, écoutez bien ce que la grande Hortense, chef des amazones de Chiquendiable, va vous dire : Vous vous étiez rassemblés pour chasser de la paroisse le seul homme *montrable* qu'il y ait, M. Lalurette.... Eh bien, nous décrétons, nous, que tous les hommes au-dessus de quinze ans et au dessous de soixante vont déguerpir du village, pour n'y rentrer que quand nous les rappellerons. Et ce ne sera pas de sitôt, nos maîtres !

« Quant à ce chérubin de Lalurette, nous le gardons.

« Il sera notre... pacha.

« Est ce compris ?

« Voyons, filez, et plus vite que ça ! »

\* \*

Il fallut bien en passer par là.

Toute la population mâle valide fut obligée de quitter le village, poursuivie par les femmes géantes qui brandissaient, en poussant de grands cris, leurs formidables triques.

Mais ce succès, hélas ! les Chiquendiables le payèrent cher.

Songez donc !

Quand ces dames, après avoir fait place nette chez elles, se rendirent à l'école pour rendre leurs hommages au petit pacha Lalurette,—cause innocente de tout le vacarme qui venait de bouleverser Chiquendiable, elles trouvèrent le nid vide.

L'oiseau s'était envolé.

La vérité vraie, c'est que le petit instituteur, effrayé d'avoir à subir désormais, à lui seul, les feux croisés de toutes les viragos, d'un populeux village, ne se sentit pas de taille à affronter un pareil bombardement.

Il fit son paquet et s'esquiva par une nuit noire comme de l'encre, la veille même de la fuite... involontaire du conseil municipal.

Et il fit bien.

\* \*

Après quelques jours de consigne, et ce départ de l'irrésistible maître d'école étant bien constaté, les amazones de Chiquendiable permirent aux hommes de réintégrer leur domicile,—à la condition de filer doux.

Recommandation inutile.

Ces messieurs ne savaient que trop qu'ils n'étaient pas les plus forts.

Inutile d'ajouter que, depuis cette échauffourée, la municipalité scolaire de l'endroit, très coulante sur l'article *qualification*, exige impérieusement de son instituteur qu'il soit laid comme... les sept péchés capitaux !

Eugène Dick

#### NOTES HISTORIQUES

En septembre 1890, M. BRCKINGHAM est élu sous-chef dans le département du feu, en remplacement de M. McCulloch.

La SAINT JOSEPH a été chômée avec pompe à Québec et à Montréal pendant plusieurs années. C'était autrefois la fête patronale. Après 1660, elle devint uniquement religieuse.

Le 8 juin 1731, M<sup>r</sup> de La Vérandrye, deux de ses fils, son neveu M. de Lajemmerais (frère de Mme d'Youville), et cinquante hommes partent de MONTRÉAL pour se rendre au nord du lac Supérieur et de là s'avancer aussi loin qu'ils le pourraient. Le Rév. Père Messaiger, jésuite, les accompagnait. Les voyageurs mirent soixante-dix-huit jours à franchir la distance entre Montréal et l'endroit où se trouve aujourd'hui Port-Arthur, sur la rive nord du lac Supérieur.

La pierre angulaire de la SALLE D'EXERCICES des fusiliers Victoria a été posée le samedi, 4 décembre 1886, à 3 heures, par sir Adolphe Caron, ministre de la milice. Cet édifice est sur la rue Carhart. Une tente avait été érigée sur l'angle où devait avoir lieu la cérémonie. Les archives du régiment, les noms des officiers et des soldats, ceux des vétérans du bataillon, des exemplaires des journaux quotidiens, et des pièces de monnaies du jour furent scellés dans la pierre posée par le ministre de la milice qui prononça un discours. La truelle présentée au ministre est en argent massif, avec manche d'ivoire et porte l'inscription suivante : « Présentée à sir Adolphe Caron, K. C. M. G., par les carabiniers Victoria du Canada, à l'occasion de la pose de la pierre angulaire de leur nouvel arsenal le 4 décembre 1886 ». Tout autour de la truelle, il y a une guirlande de feuilles d'érable. Après la cérémonie, il y eut goûter à l'ancien arsenal. (1888.—Cet arsenal est maintenant construit en briques ; il forme un carré de 60 pieds, avec un soubassement et deux étages en hauteur).



## LES ARBRES

Platanes, marronniers, sycomores étiques  
Lèvent leurs bras lassés dans le ciel de Paris  
Où le souffle mauvais qui descend des toits gris  
Bégaie en leurs rameaux ses lugubres cantiques.

On n'y voit pas saillir comme aux arbres rustiques  
La sève à frais parfum : tous ses flots sont taris ;  
Point de nids, les moineaux n'y trouvent plus d'abris  
Et préfèrent s'ébattre aux porches des boutiques.

Dès qu'en son cours tardif le printemps a remis  
Sa parure vert-tendre au front de chaque allée,  
L'automne vêt de deuil ces troncs mal affermis

Qui pleurent à jamais la saison envolée,  
Lamentables, n'ayant même pas pour amis  
Les souffrants dont ils sont l'image désolée.

*Amis & Estime*

Paris, janvier 1891.

## MŒURS ET PAYSAGE



NE fort jolie paroisse de l'île  
d'Orléans fut, l'année der-  
nière, celle de notre choix  
pour y passer l'été Poétique,  
délicieux, pittoresque coin  
de terre que cette île ! Nous  
étions haut perchés sur la  
côte, dans une vieille maison  
très longue, très basse, toute  
lézardée, avec de minuscules  
vitres aux fenêtres ; juste  
de quoi risquer un œil. Mais

bah ! que font aux pay-  
ans les petites vitres !  
n'ont elles pas la ressource de *regarder pardessus  
la clôture* ? Devant la maison, on cultive des fleurs  
sur un sol légèrement en pente "jardin suspendu,  
accroché à la montagne". La terre fait ensuite  
une chute considérable, et des arbres de tout  
genre sortent de là, comme les canons d'une cita-  
delle. Le chemin, quelques broussailles, une plage  
étroite et le fleuve St-Laurent ; belle était la per-  
spective. Le feuillage dissimulant nos voisins per-  
mettait une illusion : celle de nous croire les seuls  
insulaires.

Et vraiment, je me sentis parfois des vellétés  
de châtelaine. Avec un petit effort d'imagination,  
je pris les cheminées pour des tourelles ; et les  
cartes de mode, pendues aux murs de la chambre,  
pour les tableaux de maîtres de ma galerie.

Et le clair de lune sur tout cela ; et le St-Lau-  
rent semblable à un ruban bleu reliant entre elles  
l'île et Beaumont ; et des nacelles, toutes voiles au  
vent, fuyant à tire d'ailes, comme de beaux oiseaux  
impatiens d'arriver au nid de leurs amours. Et  
les feux follets, et le rossignol gazouillant sous la  
feuillée. Il n'en faut pas plus à une jeune fille  
pour faire naître ses réflexions, pour provoquer une  
visite au profond de son cœur. Et c'est là qu'elle  
y découvre un abîme insondable. Le cœur de la  
femme, véritable tonneau des Danaïdes, en ce sens  
qu'il ne se remplit pas, éprouve un immense besoin  
d'aimer, se sent une puissance infinie de dévoue-  
ment. Et, devant le spectacle grandiose de la na-  
ture, se trouve, étrange contradiction, bien peu de  
chose : tant est grand parfois en nous le sentiment  
de notre petitesse.

Les fleurs observent et pensent, je l'affirme. Les  
plus sentimentales répondent à mes aspirations  
par des caresses à leurs voisines ; les expérimen-  
tées risaient sous cape, les vilaines !... Halte là  
Marie Laure... Comment, vas-tu impunément  
donner ainsi, le meilleur de toi-même ? Garde ces  
épanchements pour ton amoureux, si jamais tu en  
as un. Ceux qui ont eu le pied assez léger pour  
marcher avec moi parmi les fleurettes, et l'âme

lestée d'assez de poésie pour s'élever jusqu'à l'astre  
des nuages, voudront bien redescendre s'il vous plaît,  
jetons du lest le plus possible, il nous sera désor-  
mais inutile.

\* \*

On fait la noce chez nos hôtes, et nous en  
sommes bien entendu. C'est leur quatrième fille  
que vont marier ces bonnes gens. Tous les prépa-  
ratifs, sont terminés, les tables dressées. Ah ! je  
le crois sans peine qu'elles le sont : depuis quatre  
heures du matin les coups de marteau retentissent  
à mes oreilles. On arrive de partout ; les beaux-  
frères, les sœurs avec leurs marmots. On s'em-  
brasse, et, dans son ardeur, le mari—tout de noir  
habillé, comme le page de madame—embrasse une  
de mes amies que j'ai fait venir pour la circons-  
tance.

La messe est terminée. Les nouveaux époux  
sont radieux : elle, sous son blanc et antique cha-  
peau, seul trait de sa toilette digne de remarque.  
On danse avant le repas. Ceux qui ne dansent pas  
regardent, assis sur les lits, les coffres, dans une  
espèce d'échelle servant d'escalier. La danse est  
tout ce qu'il y a de plus gracieux, croyez le ; j'y ai  
pris part et fus toute honteuse de m'en tirer si mal

Il faut sacrifier le plaisir des jambes à celui non  
moins attrayant de satisfaire un appétit aiguïlé.  
—Tout le monde à table, les mariés en tête,  
crie le bonhomme.

Et il en fit le tour avec une carafe et des verres,  
offrant à tous du *fort* ou du *faible*. Comme je pris  
du *faible*, je ne puis vous renseigner sur le *fort*.  
Ce que j'avalai, moi, était une manière de vin.  
Viennent ensuite les viandes : mouton, côtelettes  
rôties, pommes de terre frites ; tel était le  
contenu d'immenses assiettes creuses. Comme  
entre mets, un bol de thé. Au dessert, grande va-  
riété de gâteaux, servis cette fois sur d'immenses  
assiettes plates. Nous offrimes quelques dou-  
ceurs, pour être agréables, que tous regardèrent  
sans oser en connaître le goût. "Ce sont les de-  
moiselles" se chuchotaient-ils à l'oreille.

Le moment psychologique est venu : les chan-  
sons de circonstance. Madame la mariée chante  
la sienne, la voix émue, les larmes aux yeux. La  
voici dans sa touchante simplicité :

J'ai du bonheur aujourd'hui  
D'avoir épousé un mari ;  
Qu'il est beau, qu'il est aimable.  
Je crois bien qu'il est parfait  
Il ne sera pas assez cruel  
Pour m'y faire verser des pleurs.

C'est le jour de la partance,  
Faut dire adieu à ses parents :  
Adieu père adieu mère,  
Adieu donc mes plus beaux jours,  
La compagnie de la table,  
Aussi les gens de la maison,  
Qu'on m'y verse de cette liqueur  
À la santé de mon époux.

Et cette autre chantée par un invité :

"Le lendemain des noces a fallu faire son paquet,  
"En regardant la porte avec un grand regret.  
"Grand Dieu ! je la regrette encore l'endroit de ma  
[naissance].  
"Moi qui y a eu tant de plaisir et tant de jouissance."

Ce qui précède me porte à faire une comparai-  
son. Pendant que les époux mondains se font  
illusion, croient marcher sur des roses, juste au  
moment où ils entrent à pieds joints dans la vie  
réelle—sentier agreste et épineux dont la doulou-  
reuse ascension se fait à l'aide des rares bonheurs  
du mariage—les paysans, sans notre éducation—  
éducation qui a le plus souvent pour effet d'émou-  
ser le caractère et de fausser le jugement—sentent  
d'instinct qu'il faut peiner, souffrir, payer de sa-  
crifices ce pauvre bonheur terrestre. Chrétiens de  
fait, pendant que le plus souvent nous le sommes  
de nom seulement ; la beauté du but leur fait ou-  
blier les fatigues du chemin.

Je passais sous silence un fait remarquable. Un  
mendiant vint tendre la main en demandant l'o-  
bole à tout ce monde heureux. Sa pauvre cas-  
quette fit le tour de la table. Et, cette fois, ce  
fut le *faible* recevant du *fort* ; si tant est que l'ar-  
gent a une puissance à nulle autre pareille...

Après s'être grisé de bons mets, de bonnes chan-  
sons, on s'en fut se griser de bon air, des suaves  
exhalaisons de la nature entière, coquettement  
parée pour ce grand jour... Les couples allèrent,  
allèrent... qui au jardin, qui dans un petit bois,  
qui sous un arbre magnifique donnant sur la côte.  
Et moi je m'enfuis, "seullette, revasser dans le  
buisson," jalouse un peu du bonheur de ces braves  
gens.

\* \*

J'ajoute ici une poésie canadienne, probable-  
ment la seule, qui ait été faite au dix-septième  
siècle. Inutile de vous dire que je la tiens d'un de  
mes proches. Je ne sais pas de gens assez désin-  
térés-és pour se départir d'un tel bijou en faveur  
d'un étranger.

Bonne vie  
Bonne chère  
Bonne joye  
Bonne fin.

Pour vivre heureux et sans chagrin,  
Pour bannir de nous tout soucy,  
Faisons la cour à de bon vin  
Et le disons à nostre amy.

La bonne chère ne sert de guerre  
Si l'on n'est point accompagné,  
Et l'on croit qu'elle est entière  
Quand on boit à sa santé.

Cette poésie a été trouvée sur le commencement  
d'une page de procédure judiciaire des Trois-Ri-  
vières, en date du 16 août 1672. En chantant la  
bonne chère et le bon vin, le poète chantait aussi  
l'amitié ; il devait donc avoir un bon cœur.

*Marie Laure*

## NOS GRAVURES

CHARLES GOUNOD

Ce célèbre compositeur est né à Paris, en 1818.  
Il personnifie, par sa musique gracieuse et pas-  
sionnée, l'esprit français, comme Wagner et Verdi  
ont personifié le premier l'Allemagne, et le se-  
cond l'Italie.

Gounod, cependant, a subi l'influence alle-  
mande ; Mozart, Weber, Palestrina, Beethoven,  
Schubert et Wagner lui-même sont les auteurs  
qu'il aime et préfère jusqu'à s'assimiler, mais non  
imiter, leurs beautés et leur caractère ; c'est pour-  
quoi l'on a dit que la musique de Gounod était  
toute d'éclectisme.

De cette assimilation grandiose, la personnalité  
de ce grand musicien français se dégage pleine  
d'originalité et de puissance ; il est dans le prin-  
cipe l'élève de plusieurs et de fait le maître de  
tous.

Gœthe a écrit : "Toutes les grandes idées ont  
déjà été pensées ; il s'agit de les repenser."

Gounod a fait ainsi ; il est devenu le plus grand  
et le plus personnel des repenseurs de l'idée musi-  
cale.

Deux autres influences ont servi encore à don-  
ner à la musique de l'auteur de Faust cette per-  
fection, ce goût et ce caractère mystique qui cap-  
tivent : l'influence littéraire et l'influence reli-  
gieuse.

Bachelier ès lettres à seize ans, il eut l'idée alors  
de mettre en musique la prose de *Georges Dandin*,  
de Racine, et *le Médecin malgré lui*, de Molière.  
Gounod réussit d'une manière merveilleuse, mal-  
gré les nombreuses difficultés de l'entreprise.

Le soin qu'il a toujours apporté à ses études lit-  
téraires lui ont assurés bien des succès et lui a  
donné même dans la suite une place prépondé-  
rante parmi les lettrés.

Prix de Rome en 1839, Gounod passa trois an-  
nées dans la ville éternelle ; là il connut Laco-  
rdaire et se prit d'enthousiasme et d'admiration  
pour cette noble figure, cet orateur éloquent dont  
la France s'honore.

En 1841, il entra au séminaire de Saint Sulpice et en sortait en 1850, sans avoir reçu le sacrement de l'ordre.

Quoique d'un esprit éminemment mystique et plein de foi, Gounod s'aperçut que le monde était le lieu où Dieu l'appelait.

De ses études littéraires et théologiques, il est resté à Gounod un caractère qui lui est propre, un cachet particulier qui l'ont rendu une des individualités les plus remarquables et les plus étonnantes de notre siècle.

On remarque parmi les principaux chefs d'œuvres de l'illustre compositeur : *Frust, Roméo et Juliette, Gallia, Jeanne d'Arc, Cinq Mars, la Reine de Saba*, etc., etc.

Nous donnons ci-dessous l'autographe de Gounod.



#### LES CANONS DE 100 TONNES

Les canons italiens de cent tonnes excitèrent, lors de leur apparition, l'admiration de l'Europe entière, tant par leur masse que par leur puissance perforatrice.

La lutte entre la cuirasse et le canon se terminait à l'avantage de ce dernier ; mais cette victoire ne fut que momentanée, car peu de temps après, l'industrie française produisit des plaques en acier capables de résister à ces colosses dans les conditions de tir les plus favorables.

Les premiers canons qui servirent à l'armement des cuirassés italiens *Duilio* et *Dandolo* étaient de provenance anglaise, du système Armstrong. Aujourd'hui, les Italiens fabriquent eux-mêmes leurs pièces de gros calibres et commencent à adopter pour celles-ci la fermeture de culasse du système français.

Ce canon monstre, qui ne pèse pas moins de 224,000 livres, a une longueur totale de 36 pieds et 8 pouces, et son diamètre à la culasse est de 4 pieds 2 pouces ; son calibre, c'est-à-dire le diamètre intérieur de l'âme est de 1 pied et 3½ pouces. Le projectile lancé par le canon est un obus de rupture en acier trempé ; son poids est de 1,850 livres et sa longueur de 4 pieds et 3 pouces. La charge de poudre nécessaire à chasser ce projectile est de 720 livres et lui communique une vitesse initiale de 1,794 pieds à la seconde.

La puissance perforatrice dépasse tout ce que l'on a obtenu jusqu'à ce jour ; l'épaisseur de la plaque traversée à bout portant est de 3 pieds et 3 pouces.

Pour terminer, disons que le prix de revient d'un seul coup de canon atteint le chiffre énorme de \$500 !

#### L'ESCADRE FRANÇAISE DANS LE PORT D'ALGER

Les navires dont elle se compose et dont les curieux encombrant les quais admirent la formidable structure sont : le *Colbert*, l'*Amiral Duperré*, le *Courbet*, l'*Indomptable*, le *Redoutable*, la *Dévastation*, l'*Iphigénie*, croiseur-école, et le *Milan*, croiseur.

Parmi les torpilleurs, citons : le *Doudard de la Grée*, le *Déroulède*, le *Balny* et la *Couleuvrine*. C'est le *Colbert* qui porte le pavillon du vice-amiral Amet.

Une foule énorme se pressait le soir, devant la rampe du boulevard de la République pour assister aux curieuses expériences de projections électriques exécutées par les navires de l'escadre.

Le port ressemblait alors à une fantastique figure géométrique dont les lignes sont tracées par les jets lumineux partis des foyers électriques.

Ces jets sont dirigés tantôt vers les coteaux de Mustapha, pleins de charme sous cette lumière douce, tantôt sur la Casbah, qui, subitement, émerge de l'ombre et montre à tous les regards ses maisons blanches échelonnées les unes sur les autres.

#### GALERIE CANADIENNE

LES LIEUTENANTS-GOUVERNEURS DE LA PROVINCE DE QUÉBEC



L'HONORABLE THÉODORE ROBITAILLE  
IV<sup>me</sup>

L'honorable Théodore Robitaille est né à Valrennes en janvier 1834. Il fut admis à la pratique de la médecine en 1858. Député en 1861 et 1872, ministre en 1873, il redevient député en 1874 et 1878.

Il succéda à l'hon. Letellier en 1879.



L'HONORABLE LOUIS-FRANÇOIS RODRIGUE MASSON  
V<sup>me</sup>

Né à Terrebonne, le 7 novembre 1833, quatrième fils de l'honorable Joseph Masson et frère de l'honorable Edouard Masson, M. L. C.

Entré au barreau en 1859. Elu maire de Terrebonne, commissionné dans la milice volontaire du Canada depuis octobre 1862 ; major de brigade du 8<sup>me</sup> district militaire B. C. de 1863 à 1868 ; il a fait le service actif lors de la première invasion des fœniens en mars 1866, et a été promu au grade de lieutenant-colonel en 1867.

Ministre de la milice et de la défense en 1878, il résigna en 1880 et accepta le portefeuille de président du conseil, position qu'il a été obligé de quitter, pour cause de mauvaise santé, le 8 novembre 1880.

Il siégea à la Chambre des Communes comme député du comté de Terrebonne, depuis 1867 jusqu'en 1882 époque où il entra au Sénat.

Il fut aussi nommé conseiller législatif le 4 octobre 1884, et devint lieutenant-gouverneur de cette province.

#### CHOSSES ET AUTRES

—Un canon sous-marin, inventé par Tosoli, vient d'être soumis à une série d'épreuves sur le lac de Côme, en Italie. Le succès a été complet. On peut descendre le canon sous l'eau à une telle profondeur que l'on désire, l'y maintenir suspendu et faire feu à volonté. Ces expériences ont été faites sous la direction du gouvernement italien, qui a l'intention d'utiliser cette nouvelle invention pour la défense des ports et des baies de l'Italie.

—Le soldat turc marche à la rencontre de l'ennemi avec la même nonchalance qu'il fume sa pipe. On lui enseigne depuis sa naissance que l'heure de sa mort est fixée, et que la décharge entière de l'artillerie visée sur son cœur passerait sans le toucher si la destinée décrète que son heure n'est pas arrivée. On lui enseigne aussi qu'il ira droit en paradis dès l'instant de sa mort. Il est tellement imprégné de ces deux idées que rien ne l'émeut, et il repose sur son lit de mort aussi tranquillement que sur son lit de sommeil.

—Il est curieux de constater comment chaque nation a son nom particulier, qu'elle se donne ou qu'on lui fait porter. Ainsi l'Anglais devient John Bull ; l'Écossais, Sandy ; l'Irlandais, Paddy ; l'habitant du pays de Galles, Taffy ; le Français, Jean Crapaud, Jacques Bonhomme ou monsieur Prudhomme ; l'Allemand, Cousin Michel ; le Hollandais, Mydheer Cosh ; le Suisse, Collin Tampon ; l'Espagnol, Don Whiskerandos ; l'Italien, Lazzaroni ; le Danois, Danskers ; l'Américain, Oncle Sam ; le Canadien-français, Jean-Baptiste.

—Voici que les Anglicans recommencent à croire au purgatoire et à l'utilité des prières pour les défunts.

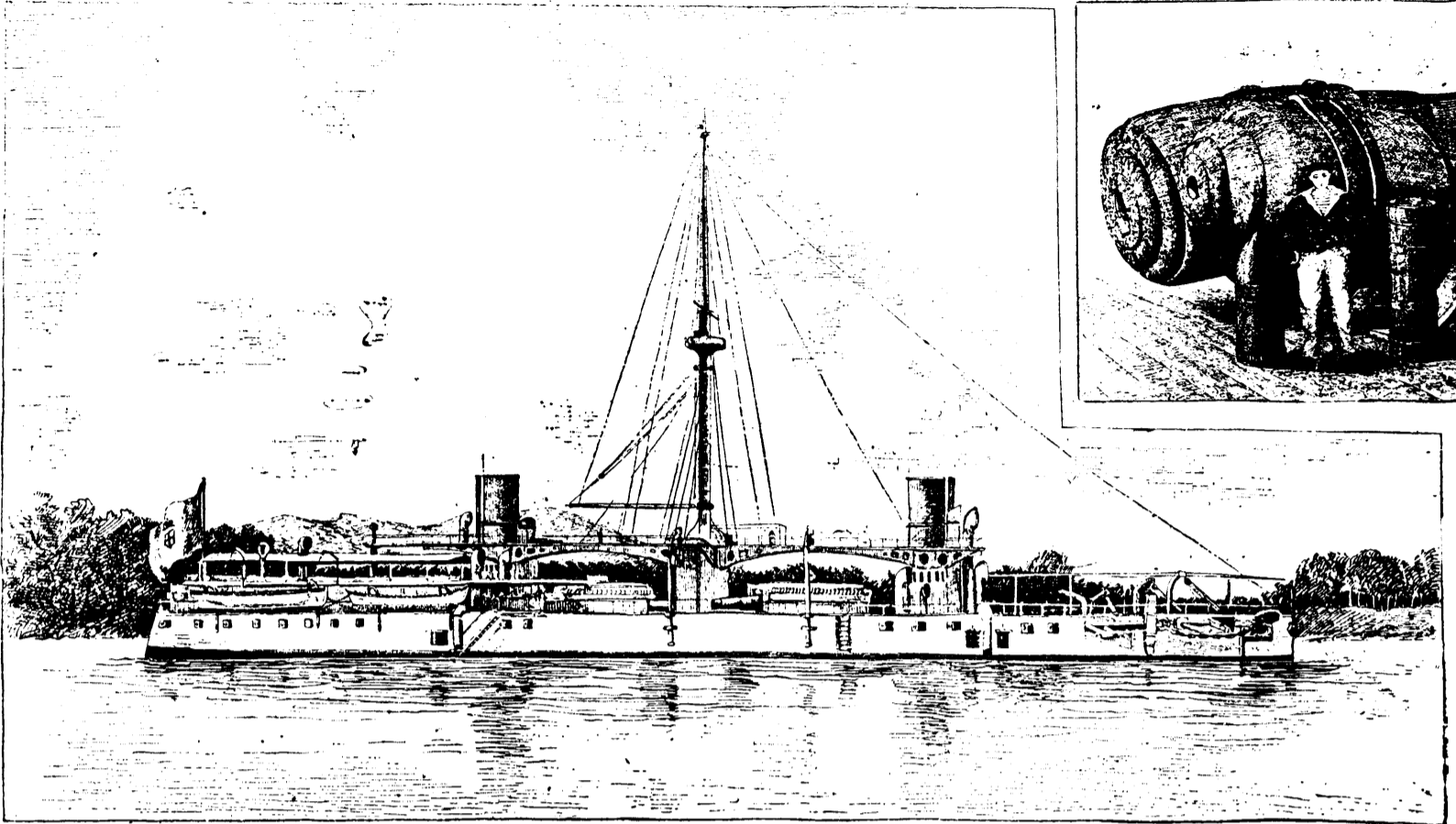
Le 2 novembre de cette année, il y a eu, dans au moins 250 églises anglicanes, des services spéciaux pour les défunts avec distribution de la cène. Mais la grande cérémonie du jour a eu lieu à onze heures sous le nom de Commémoration de toutes les âmes. Les vêtements du clergé officiant étaient noirs et l'autel tendu de draperies de même couleur, portait des cierges allumés. La musique était d'un caractère spécial à la circonstance. Le *Dies iræ* a été chanté partout, et chez un peuple naturellement religieux, l'effet qu'il produit est grand. Le mouvement est sous les auspices d'une corporation au même nom qui a son siège principal à Saint-Alban's Holborn, au centre de Londres. Cette corporation n'existe que depuis quelques années et, déjà dans 112 églises, on a chanté les vêpres des morts. Les villes de province ne restent pas en arrière, car les journaux mentionnent plusieurs cathédrales dans lesquelles les prédicateurs ont plaidé la cause des défunts dans leur sermon du dimanche, veille de la fête des morts.

—Les gens bien élevés ne doutent jamais de la parole du vrai chasseur, parce que chacun sait qu'il est incapable de faire la moindre entaille à la vérité. Or ce que nous allons citer vient de la bouche d'un chasseur, et d'un chasseur Yankee encore. C'est donc mot d'évangile :

« La dernière fois que j'ai fait la chasse dans les prairies du nord de l'Iowa, j'ai assisté à une scène qui m'a bien amusé, c'est à dire à une danse de grues. J'avais souvent entendu parler que ces oiseaux avaient leurs danses, mais je n'en avais jamais rien vu. Nos montures couraient à toute bride quand un bruit aussi étrange que frappant arriva à nos oreilles. Nous fîmes halte tout près d'une bande de grues réunies sur le versant d'une colline surmontant un petit lac. Tout à coup il en sort deux des rangs, elles se mettent en face l'une de l'autre, battent des ailes, et sautent à qui mieux, absolument comme les sauvages dans leurs danses de guerre, tout en poussant des cris de joie, tandis que leurs compagnons les saluent par des éclats de rire. Celui qui sautait le plus haut et le plus longtemps paraissait recevoir les hommages dus à un champion. Quand ces deux là étaient épuisées, il en survenait deux autres à leur place. Nous les avons regardées l'espace de plus d'une heure. »

Comme ce chasseur-là a dû engraisser d'aise à raconter cette merveilleuse scène !

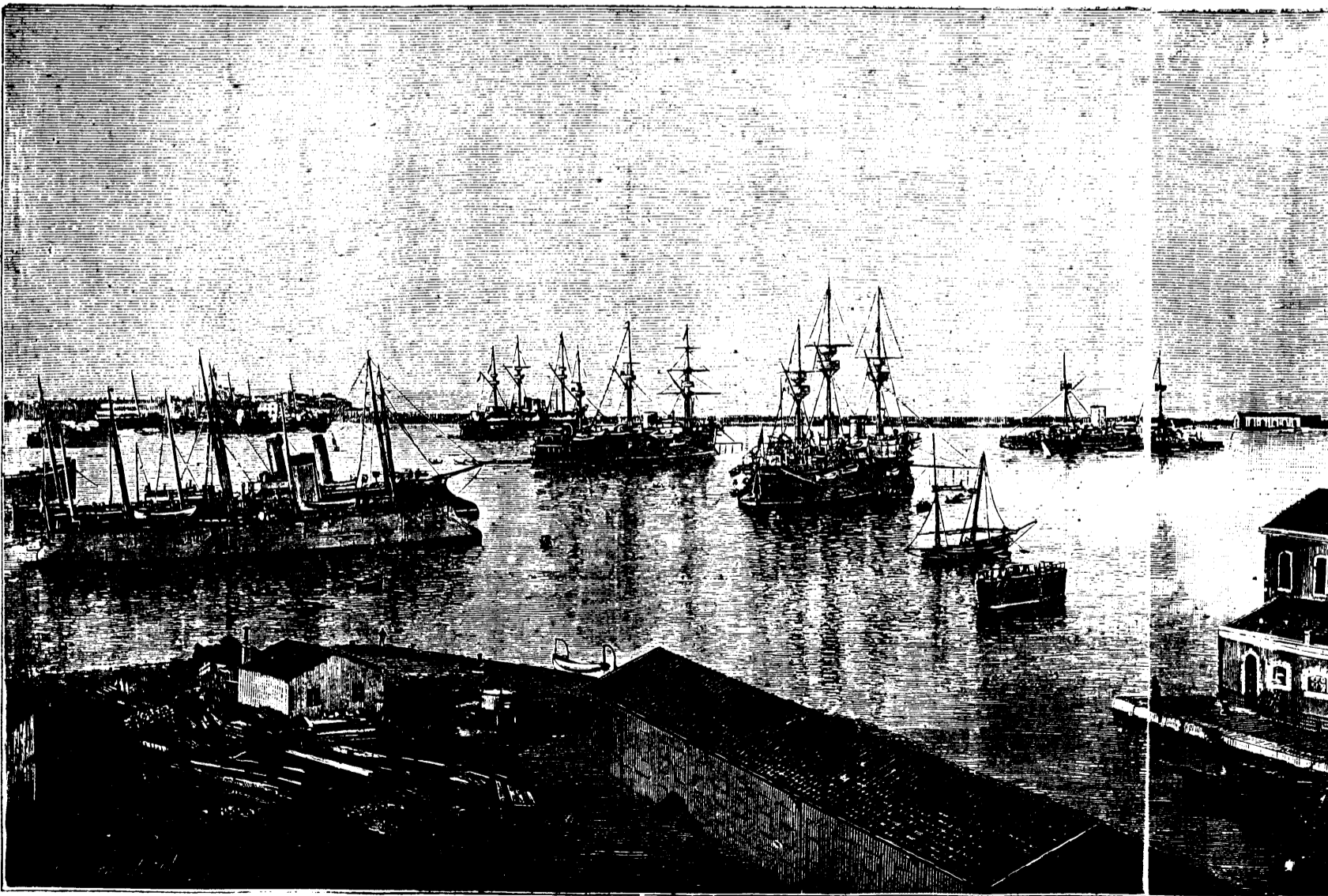




Le cuirassé le *Duilio*

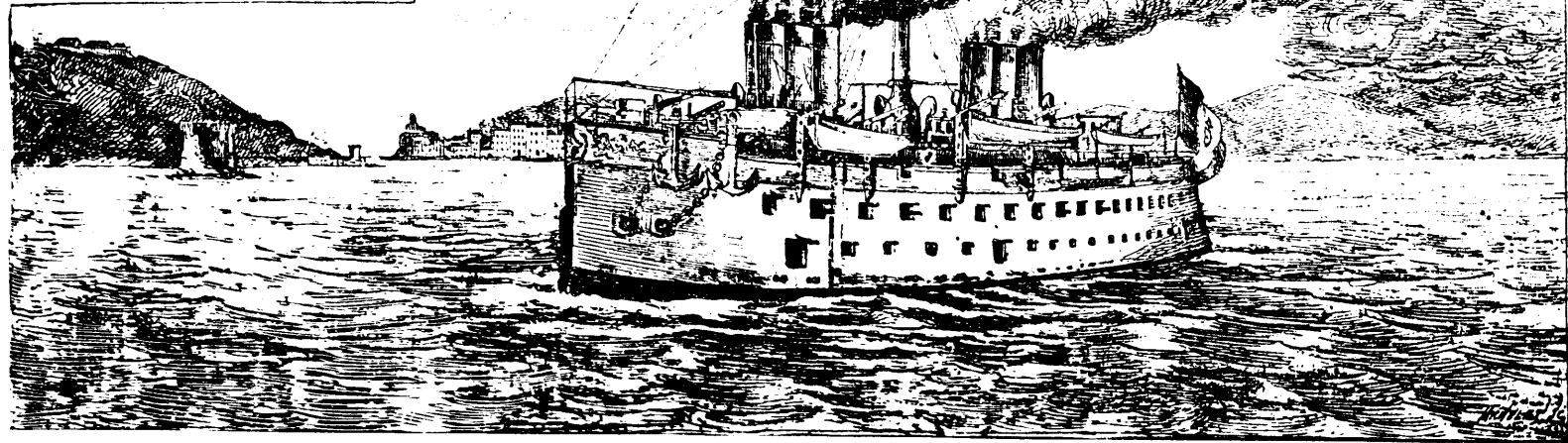
Le canon de cent to

LES ARMEMENTS MARITI



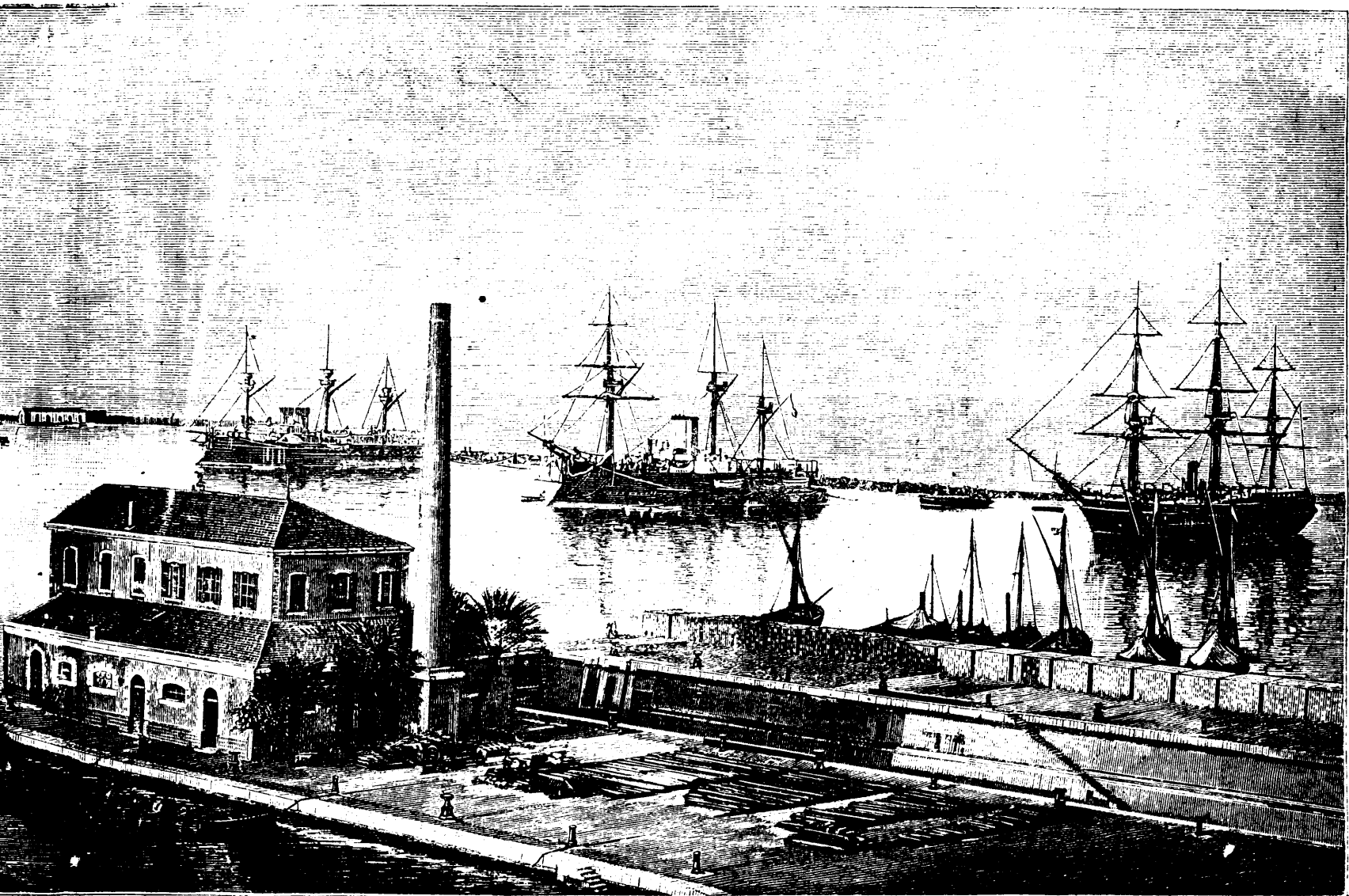


on de cent tonnes



Le cuirassé *Italia*

MARITIMES DE L'ITALIE



L'ESCADRE DANS LA RADE D'ALGER

## Les écrivains de toutes les littératures



W. M. Thackeray

THACKERAY

THACKERAY (WILLIAM MAKEPEACE) naquit à Calcutta, en 1811, et vint de bonne heure en Angleterre, où il fut élevé. Son penchant très marqué pour les beaux arts lui fit faire le voyage de Rome, où il étudia la peinture. Il revint alors à Londres et collabora au journal quotidien fondé par son père sous le titre de *The Constitutional*. Cette feuille n'eut pas de succès et le jeune William Thackeray dut chercher des ressources dans son double talent de dessinateur et d'écrivain. Il prit le pseudonyme de *Michel Ange Titmarsh* et publia un très grand nombre d'essais humoristiques et de nouvelles, qui mirent bientôt son nom en relief, et qui furent recueillis plus tard, sous le titre de *Mélanges (Miscellanies)*. Sa réputation s'accrut encore par la publication dans le journal le *Punch* d'une série de caricatures, d'études mordantes et fines, de récits légers et caustiques qui formèrent le *Livre des Snobs*.

En 1847 Thackeray, rivalisant de talent avec son contemporain Dickens, commença à faire paraître ses romans de longue haleine : la *Foire aux vanités*, *Pendennis*, *Henry Esmond*, les *Neucomes*, les *Mémoires de Barry Lyndon* ; il fit en Angleterre et aux États-Unis des lectures publiques qu'il a publiées sous le titre de *Les Humoristes anglais du XVIIIe siècle* ; on lui doit encore les *Virginians*, *Lovel le Neuf*, les *Quatre Georges*, les *Aventures de Philippe*, *Morgiana*, *Papiers de tous côtés*, *Mémoires de Ch. Yellowplush*.

Thackeray mourut le 23 décembre 1863 et l'Angleterre déplore encore aujourd'hui cette perte comme si elle datait d'hier.

On a dit avec raison que Thackeray et Dickens se complètent et donnent par leur contraste une idée exacte du goût anglais. Mais de ces deux écrivains dont la popularité date dans leur pays de plus d'un demi siècle et n'a rien perdu de son influence, le plus instruit et le plus fort fut à coup sûr Thackeray. Peu de romanciers ont fouillé avec un scalpel plus sûr le cœur humain et il n'en est guère qui aient combattu le vice avec des armes plus loyales et plus redoutables. " Sous les sentiments qu'il décrit, a dit M. Taine, comme sous les événements qu'il raconte, nous démêlons toujours des préceptes de conduite et des intentions de réformateur ". La *Foire aux vanités*, les *Virginians* et *Henry Esmond*, *Pendennis* même sont des chefs-d'œuvre où la puissance du génie s'allie à l'habileté du talent.

Le trait dominant chez Thackeray est la satire, non cette satire qui se contente de boutades ou de saillies d'esprit, mais la satire réfléchie qui envisage le monde, la société tels qu'on doit les voir dans leur réalité et les peint avec une ironie toujours sérieuse et toujours voulue. Thackeray est de l'é-

cole de Swift ; son sarcasme fait éprouver la sensation que donne le fer brûlant. Il y a dans son livre des *Snobs* des pages que lui seul a pu écrire. Ce livre, sorte de pamphlet moral et par endroit politique, a pris une telle place dans l'histoire des mœurs et des idées en Angleterre, que le snobisme n'ose plus s'afficher ouvertement comme il le faisait jadis. " Le snob, ce mot d'argot intraduisible et qui n'a point de correspondant en français, est, dit encore M. Taine, un enfant des sociétés aristocratiques : perché sur son barreau dans la grande échelle, il respecte l'homme du barreau supérieur et méprise l'homme du barreau inférieur sans s'informer de ce qu'ils valent, uniquement en raison de leur place ; du fond du cœur il trouve naturel de baisser les bottes du premier et de donner des coups de pieds au second ".

Les romans de Thackeray offrent un contraste frappant avec ce que l'on est convenu d'appeler en Angleterre le roman *fashionable* dont les auteurs s'attachent avec un soin scrupuleux à cacher les imperfections et les plaies sociales, ne prêtant à leurs héros d'autre idéal que celui de la domination acquise par l'intrigue et l'habileté, ou bien de l'ambition satisfaite, ou bien de la vie confortable et égoïste. Thackeray ne se laissa point aveugler par ces faux semblants de vertu. Il arracha les masques et fit le tableau de la société britannique telle qu'elle s'offrait à son regard, peinture d'un réalisme saisissant qui souvent fait frissonner, mais dont on ne saurait contester l'exactitude. Thackeray est avant tout un observateur qui note avec sincérité chacune de ses impressions, scrute d'un œil sagace les motifs de la conduite humaine et dit sans crainte ce qu'il lit au fond des âmes. C'est un analyste résolu et patient, poussant peut-être en certains endroits l'analyse jusqu'à laisser la patience du lecteur, mais ayant, dans ses réflexions, des traits si vifs et si vrais que l'on ne peut s'empêcher de le suivre dans tous les développements de son étude.

Les œuvres de Thackeray ont été presque toutes traduites en français.

## LES PRELIMINAIRES DU MARIAGE

Les pauvres célibataires viennent d'échapper à un grand danger !

Un grand journal de modes d'Angleterre a agité dernièrement une très grosse question : il s'agissait de savoir si, à l'avenir, ce ne serait pas la femme qui aurait à demander l'homme en mariage, au lieu de le laisser venir... quand il vient.

Le journal avait même soumis cette idée au vote de ses lectrices, et il espérait que le résultat de ce plébiscite amènerait la révolution qu'il souhaitait. Il paraît que cette réforme n'est pas encore mûre, car la majorité des votantes s'est prononcée contre la proposition.

Les Anglaises ont beau être très fières des "droits de la femme", elles n'ont pas pensé que l'abaissement du sexe fort dût aller jusque là ; elles ont cru qu'il était plus doux de recevoir des hommages que d'en offrir, et dans cette chasse au bonheur qui est le mariage, elles ont préféré le rôle de poursuivies à celui de poursuivants, être gibier que chasseur.

Ce n'est pas nous qui les en blâmerons.

A la vérité, même pour des Anglaises, l'excentricité était un peu forte.

Les coutumes relatives aux préliminaires du mariage sont, en Angleterre comme partout, si profondément enracinées dans les mœurs que, d'ailleurs, le plébiscite eût-il tout autrement tourné qu'il n'a fait, le résultat eût été le même. La pratique eût été en constante révolte contre la théorie.

\* \*

En France, on sait que, comparativement aux anciens usages, les préliminaires du mariage ont été très simplifiés ; il y a toutefois un pays qui les a bien plus simplifiés encore.

A Kalyviana, en Transylvanie, le 12 juillet de chaque année, a lieu la foire aux jeunes filles, conformément à une ancienne tradition. L'usage

veut que les pères amènent au marché leurs filles, et avec elles toute leur dot chargée sur des voitures. Arrivés sur la place du marché, les pères s'écrient à haute et intelligible voix :

" J'ai une fille à marier ; qui a un fils désirant prendre femme ? "

Les acheteurs se présentent, discutent la valeur de la dot, la valeur de la fille et le marché se conclut en vidant quelques verres.

Il y aurait à enregistrer bien d'autres bizarreries si l'on passait en revue les usages qui, dans les divers pays, ont trait aux préliminaires du mariage.

En Perse, par exemple, il en existe de tout à fait extraordinaire ; voici ce que rapporte à ce sujet un voyageur dont le livre fourmille en anecdotes de mœurs :

Dans les familles aisées, le père exige ordinairement du fiancé 30 tomars pour le prix de l'épouse, c'est-à-dire 75 piastres, ce qui n'est pas énorme, et le plus souvent cette somme est employée par les parents à l'usage de la jeune fille.

Le projet de mariage conclu, il s'écoule ordinairement avant la cérémonie nuptiale, plusieurs mois pendant lesquels le fiancé n'est pas censé être admis à voir sa future à visage découvert : mais pour concilier sur ce point l'attitude que la coutume impose au père de famille et la légitime impatience du jeune homme, il est à peu près convenu que la mère de la jeune fille veut à celui-ci tout le bien possible et par faiblesse lui fournit des occasions d'aller et venir dans la maison.

On assure qu'il n'en résulte aucun inconvénient, attendu que la fiancée, qui ignore rien depuis son plus bas âge, suivant l'usage des femmes orientales, est suffisamment prémunie dès longtemps contre les tentatives du sexe fort et ne s'exposerait pas à être abandonnée avant les noces.

\* \*

Dans d'autres pays, au contraire, les fiançailles sont absolument inconnues, la femme y étant réduite au rôle d'esclave et traitée comme une marchandise.

En Chine, par exemple, les familles s'entendent sans que les jeunes gens se connaissent. On se contente de consulter les prêtres pour qu'ils indiquent le jour propice à la cérémonie. Au jour dit, la jeune fille est conduite à la maison de son époux dans une chaise à porteurs exactement fermée, suivie de ceux qui portent la dot, consistant en meubles et habits contenus dans des caisses.

De nombreux serviteurs, si la famille est opulente, accompagnent le cortège avec des lanternes. La chaise est entourée des parents, des amis et de musiciens. • Un serviteur de confiance est chargé de la clef de la chaise, et il ne doit la remettre qu'au futur époux qui attend sur le seuil de sa porte.

Lorsque la chaise est arrivée, le domestique donne la clef au futur, qui ouvre la chaise : s'il est content de ce qu'il voit alors, pour la première fois, il fait entrer la jeune fille dans sa demeure et le mariage se trouve contracté ; s'il n'est pas satisfait, il peut refermer sa porte et renvoyer toute la noce, mais alors il perd l'argent et tous les présents qu'il a dû faire aux parents de la jeune fille avant qu'elle fût amenée.

Pratiques, ces Chinois, mais un peu frustrés !

## HOMMAGE AU MERITE

Nous sommes heureux de nous joindre à nos confrères de la presse, pour féliciter M. Jos. St. Charles, jeune peintre canadien qui poursuit actuellement ses études à Paris, à propos de ses récents succès. Il vient de remporter la médaille d'or offerte par le gouvernement français, le mettant hors concours et lui donnant droit d'aspirer au prix de Rome.

M. St. Charles devant bientôt venir faire une visite au Canada, ne serait-il pas convenable, de la part de ses compatriotes, de lui offrir une réception que'conque ? Nous pensons sincèrement qu'elle aurait sa raison d'être.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 7 FEVRIER 1891

## FLEUR-DE-MAI

DEUXIÈME PARTIE

## BONHEUR PARFAIT

Et la même question revenait sans cesse à ses lèvres :

—Que faire pour découvrir Marcelle ?

"Marcelle !" Ce nom en passant par ses lèvres prenait une douceur exquise.

Il était debout devant la porte vitrée de la salle d'attente, tambourinant contre l'une des glaces.

Et voilà que tout d'un coup il laisse échapper une exclamation.

—Oh ! mon Dieu !—s'écrie-t-il,—quelle étrange coïncidence !

Ce nom de Marcelle qu'il vient de répéter encore, il l'a sous les yeux.

Au milieu de la vitre, tracé au moyen d'un diamant, ce nom de Marcelle est écrit en caractères irréguliers, mais très lisibles.

Non, il se trompe pas, c'est bien "Marcelle."

Elle est venue là, l'adorée, et elle a inscrit son nom elle-même, se doutant bien qu'il suivrait sa trace et ferait tous les efforts humains possibles pour la découvrir.

Mais ce n'est pas tout.

O ! joie !... O ! Providence !...

Au-dessous du nom de Marcelle, un mot est encore écrit.

Et Fédor l'épelle.

"Souesmes," lit-il.

Oui, c'est bien cela : "Souesmes."

Ce nom, il l'ignore, mais la déduction la plus simple l'amène à conclure que c'est le nom de l'endroit où M. Dementières a séquestré Marcelle.

A cet instant le chef de gare passe à côté de lui.

—Pouvez-vous avoir l'obligeance de me dire dans quelle partie de la France se trouve une ville, une commune, je ne sais, nommée Souesmes ?

Le chef de gare interrogé répond en consultant sa mémoire :

—Oh ! c'est une petite commune du département de Loir et Cher, à trois lieues de Salbris.

Le cœur de Fédor s'est mis à battre avec violence.

Il se disposait à fouiller la France entière et Marcelle serait à deux pas de lui !...

Il ne peut croire à tant de bonheur.

—Et voudriez-vous encore être assez bon,—demande-t-il encore au chef de gare, pour me dire s'il y a plusieurs communes de ce nom en France ?

Le chef de gare consulte sa montre.

—Le train est signalé, répond-il mais j'ai encore le temps de vous fournir ce renseignement. Veuillez me suivre dans mon bureau.

Et voilà le chef de gare feuilletant le Bottin de province et consultant la liste des communes de France.

—Non,—finit-il par répondre,—il n'y a qu'une localité du nom de Souesmes. C'est celle qui se trouve auprès de Salbris.

—Merci, monsieur,—lui dit Fédor avec effusion.

Et il se dirigea vers la porte de la gare.

—Pas par là, monsieur, fait le chef de gare,—mais dépêchez-vous, voici le train.

—Merci, monsieur, je ne pars plus.

Le chef de gare regarde le comte Stroganof qui s'éloigne, léger, joyeux, et il murmure :

—Bien sûr, ce voyageur n'a pas sa tête à lui. Il est joli garçon, il a l'air bien élevé... mais il est complètement toqué. Comment !... il jette le billet de première qu'il vient de prendre !...

Féodor avait déjà traversé la route et il entra dans la cour de l'auberge.

Tim remissait déjà le poney à l'écurie.

—Tim ! ratelle !... nous partons.

En groom bien appris, Tim Pick-Wood ne manifesta aucun étonnement et obéit sans mot dire, avec sa promptitude habituelle.

Et quelques instants plus tard le poney détalait à toute bride sur la grande route de Vierzon à Salbris.

Tandis que Tim attelait, Féodor avait interrogé le garçon de l'auberge.

Et il avait appris, grâce à une pièce blanche, que Theillay n'était séparé de Salbris que par une distance de dix à douze lieues, Salbris était la plus proche station et qu'il trouverait un hôtel pour commodément s'y loger.

—Allons, fit-il en touchant le poney du fouet, ce qui fit que l'endiablé semblable s'emballa à tout briser.—Allons ! en route !...

Féodor ne s'était pas trompé :

C'était bien Marcelle qui, au moyen d'un diamant, qu'elle portait au doigt, avait tracé son nom sur la vitre de la gare et l'avait fait suivre de Souesmes, le lieu de sa prochaine résidence.

M. Dementières ne la conduisait pas directement à Souesmes.

Il se doutait bien que le comte Stroganof, s'il n'était passé de vie à trépas, se mettrait à sa poursuite.

Et, bien qu'il fût certain, et de la prison où il allait enfermer sa femme, et de l'argus à qui elle serait confiée, il tenait à effacer ses traces et à dépister celui qui pourrait lui faire la chasse.

Il avait donc pris le train se dirigeant sur Vierzon. De là il filait sur Bourges, et remontait ensuite après divers changements de ligne vers la Motte-Beuvron, d'où il arrivait à Salbris.

Là, un voiturier le conduisait à Souesmes.

Pourquoi M. Dementières conduisait-il sa femme à Souesmes ?

Ici il nous faut remonter quelques années en arrière.

M. Dementières avait perdu ses parents de bonne heure et il avait été élevé par une sœur de cinq à six ans plus âgée que lui, Mlle Henriette Dementières, qui était bien la créature la plus disgraciée de la nature, la plus désagréable de toutes les vieilles filles, et cependant !...

Les années s'étaient écoulées et malgré un désir féroce de déterrer un mari quelconque, les époux avaient été tenus à l'écart par la mine superacide et l'humeur extra-acariâtre de Mlle Henriette.

De cet abandon, elle n'avait jamais pu se consoler et l'aversion que toutes les créatures jeunes et jolies inspirent aux filles vieillissantes était devenue la dominante passion de sa vie.

Nous avons dit qu'elle avait élevé son frère.

Celui-ci, une fois devenu un homme, s'était résigné à vivre avec sa sœur aînée, effet d'habitude, et celle-ci, régnant en souveraine et tyran autant que maîtresse dans la maison, avait continué à le tenir de court.

Elle avait tant tiré sur cette chaîne qu'elle s'était brisée et que M. Dementières, se mariant, avait rompu avec Henriette, lui abandonnant une terre située tout auprès de Souesmes, où celle-ci, quittant Boursac, avait dû transporter ses pénates, forcée de céder la place à la jeune Mme Dementières.

Si nous ajoutons que Mlle Henriette était grosse, maflue, les joues atteintes d'une éclatante couperose, qu'elle avait les épaules aux oreilles, et que tout dans sa personne révélait une nature de mauvais goût et d'instincts bas et communs, si l'on se souvient, par contre, de la beauté idéale de Marcelle, on comprendra la haine vivace qui régnait en souveraine maîtresse dans l'âme toute noire de Mlle Dementières.

Aussi, le tyran, le bourreau de la jeune femme avait-il bien choisi sa vengeance, en livrant la malheureuse créature à sa sœur.

Mlle Dementières habitait un pied-à-terre nommé Vernon, dont le parc minuscule, entouré de haies vives, était baigné par la Sauldre, petite rivière rapide qui traverse toute cette partie de la Sologne.

Vernon comporte en outre une maison d'habitation de commune apparence, qui montre ses tuiles rouges par-dessus la façade d'un bois de sapins.

La voiture qui amenait M. et Mme Dementières s'arrêta vers les midi, trois jours après les événements qui précèdent, devant une porte cochère en bois plein s'ouvrant sur une cour carrée, ornée d'hortensias et de lauriers contenus dans des pots de faïence.

La voiture pénétra dans la cour au grand ébahissement d'une servante, stupéfiée par cette visite inattendue.

M. Dementières mit seul pied à terre, en disant durement à sa femme :

—Vous, demeurez là, je viendrai vous chercher tout à l'heure.

Et, traversant la cour, il se dirigea vers la porte de la maison, sur le seuil de laquelle Mlle Henriette se tenait, menaçante, comme si elle eût voulu défendre l'entrée de sa demeure.

Lorsque M. Dementières ne fut plus séparé de sa sœur que par une courte distance, celle-ci, qui jusque là était demeurée impassible, étendit la main en disant d'un ton solennel :

—Fabrice ! que venez-vous faire ici ?...

—Ma bonne Henriette, répliqua Fabrice, humble et soumis, j'ai eu bien des torts envers toi, je le reconnais, mais je viens les réparer... De plus, je suis affreusement malheureux et terriblement puni de ne point avoir suivi tes conseils.

Aux mots "je suis malheureux" une lueur de joie infernale flamba dans les prunelles jaunes de Mlle Henriette.

—Si tu es malheureux, Fabrice, c'est certainement par ta faute ; mais tu as bien fait de ne pas douter de ta sœur ; son cœur te sera toujours ouvert.

Et à grands bras ils s'embrassèrent.

La réconciliation était faite et bien faite, et c'était la pauvre Marcelle qui allait en payer les frais.

Les regards de la vieille fille avaient couru à la voiture.

Et, reconnaissant sa belle sœur, la couperose de ses joues pleines avait tourné au cramoisi.

—Viens, viens,—dit-elle, en entraînant son frère,—car je suppose que tu as à me parler.

—J'ai une foule de choses à te dire, plus tristes et plus importantes les unes que les autres.

—Mais elle ?

Et d'un coup de menton, Henriette désignait sa belle sœur.

—Elle,—répliqua durement M. Dementières,—elle peut attendre ; elle est bien là.

Henriette joignit les mains.

—La malheureuse, elle ne te rend donc pas heureux, Fabrice ?...

—C'est la dernière des misérables.

—Ah ! grand Dieu !

Puis, pressée par la curiosité, Mlle Dementières ajouta :

—Viens dans ma chambre, tu me diras tout.

Le récit de Fabrice Dementières fut très long et des plus compliqués.

Affolé par la jalousie, il raconta à son excellente sœur tout un roman qu'il s'était niché derrière la tête, d'où aucune puissance humaine n'eût pu le déloger.

Pour lui, l'arrivée inopinée de Féodor Stroganof au château de Boursac avait été combinée entre la jeune femme et le comte.

Fabrice Dementières était convaincu que les deux coupables se connaissaient depuis longtemps, et qu'ils avaient, depuis longtemps également, trouvé le moyen de correspondre et de se voir...

Il l'avait déjà dit, Marcelle était la dernière des créatures, possédant les plus vils instincts, capable de toutes les infamies, ayant subi toutes les hontes.

Henriette, à ce portrait auquel son frère ajoutait sans cesse des traits plus noirs et plus horribles, Henriette, disons-nous, porta son mouchoir à ses yeux absolument secs, en disant d'une voix où tremblait une émotion admirablement jouée :

—Mon pauvre frère !... Tu méritais de mieux tomber... Toi si honnête, si bon, si loyal, tu avais droit à une honnête femme... Je t'avais pourtant bien prévenu !...

—Oui ! que n'ai-je écouté tes conseils !...

—Maintenant, il est trop tard.

—Il n'est jamais trop tard pour bien faire, c'est-à-dire pour punir.

—Que comptes-tu faire ?

—Je n'ai pas eu le courage de tuer la misérable quand je l'ai surprise avec son amant.

Les lèvres minces de la vieille se plissèrent sous un dédaigneux sourire.

—Je vois que tu l'aimes encore.

—Non ! oh non ! Dieu m'est témoin que je n'éprouve pour elle que du mépris et de la haine... Mais enfin... La justice est parfois si bizarre... on aurait pu contester le flagrant délit, en objectant que les deux coupables étaient séparés par un mur.

Sans sourciller la vieille fille accoucha de cette énormité :

—Les passions honteuses renversent tous les obstacles.

—Que comptes-tu faire ? ajouta-t-elle.

—Empêcher cette misérable de continuer à salir le nom que je lui ai confié, le nom qu'elle porte, le nôtre.

—Bien ! mon frère !

—Alors, j'ai pensé à toi, ma bonne sœur... à toi que j'ai pendant si longtemps méconnue.

Mlle Dementières leva ses yeux de chouette vers le ciel.

—Je t'ai pardonné, Fabrice... Pourrais-je ne pas le faire, aujourd'hui surtout que tu es malheureux ?...

—Merci, ma sœur, alors, comme je ne puis être tout le temps à surveiller cette malheureuse, car, tu le comprends bien, n'est-ce pas, il ne faut pas la perdre de vue une minute....

—Dis une seconde.

—Alors, j'ai pensé à toi, ma bonne Henriette, j'ai pensé que tu voudrais bien m'aider dans cette tâche.

—Tu as bien fait, mon frère.

—Alors, je puis compter sur toi ?

—Mieux que sur toi-même.

—Mais, dis-moi, pourquoi ne pas m'avoir alors tout simplement appelée à Boursac ?

—Pour bien des raisons. La première, c'est que Boursac est trop grand, trop vaste, et que cette créature ne doit point échapper à notre surveillance. En outre, il fallait obtenir mon pardon... et je ne pouvais laisser cette... femme derrière moi, pour venir ici te le demander... Enfin, la dernière de toutes les raisons, c'est que je voulais soustraire celle qui porte mon nom aux poursuites de ce bellâtre que j'ai châtié, mais qui n'est peut-être pas mort....

—Les amoureux, ça ne meurt jamais !... Ça retombe toujours sur les pattes comme les chats. Il faut avoir toutes les méfiances, et toutes les précautions sont à prendre.

—Enfin, tu ne la quitteras pas ?

—Pas plus que mon ombre.

—Tu me le jures ?

Mlle Dementières étendit la main en prononçant le plus solennel de tous les serments.

—Seulement, —dit-elle, —en faisant une restriction entière de la conduite et de la surveillance de ta femme ?

—C'est entendu.

—Parce que je ne veux pas qu'un matin, après t'avoir retourné comme un gant pendant la nuit, vous me plantiez là tous les deux et qu'elle continue à te couvrir de ridicule et de honte.

—Je te le jure.

—C'est bien. Je vais faire dresser un lit pour cette créature dans ma chambre, et je ne la quitterai ni jour ni nuit....

Et la vieille fille ajouta encore, tandis qu'une joie diabolique plissait ses lèvres minces :

—Et ils seront malins, je t'en réponds, les amoureux qui parviendront jusqu'à elle !....

—J'y compte bien.

—Allons la chercher.

Et triomphante, sûre désormais de tenir sa vengeance, Mlle Dementières s'en fut au devant de sa belle sœur.

Marcelle connaissait le sort qui l'attendait, et elle s'était armée d'autant d'indifférence que de courage.

Malgré tout, l'espérance ne pouvait se décider à s'envoler de son cœur.

Un pressentiment certain, une conviction intime lui disaient que Fédor n'était point mort.

Sitôt debout, elle en était sûre, il se mettrait à sa recherche.

—Je ferai tout, —avait-il dit, —je ferai tout au monde....

Et la pensée de douter de sa parole ne lui venait même pas à l'esprit.

Il fallait donc s'armer de patience.

Et à tout prendre, maintenant qu'un immense amour s'était emparé de son cœur, elle ne se trouvait plus aussi malheureuse.

Sa vie si creuse, si nulle, si vide jusque-là avait désormais un but.

Ce fut donc avec un imperceptible sourire qu'elle répondit au méprisant salut de Mlle Dementières.

Celle-ci, sans même lui adresser le mot de madame, lui dit d'un ton sec :

—Veuillez descendre, je vous prie, je vais vous conduire à notre chambre.

Sans répondre, Marcelle quitta la voiture et suivit sa belle-sœur.

Une fois arrivée dans la pièce, où la bonne était déjà en train d'installer un lit de fer, la jeune femme se débarrassa de son manteau de voyage.

—Française, laissez-nous, —fit Mlle Dementières. Lorsque la domestique fut sortie :

—Je suis au courant de votre conduite, —commença la vieille fille, —et je dois vous prévenir que mon frère vient de vous confier complètement à moi.... Vous voudrez donc bien désormais m'obéir en tout et pour tout. Autrement je serais obligée d'avoir recours à des mesures de rigueur.

Cette fois Marcelle leva les yeux et regarda Mlle Dementières bien en face.

—Mademoiselle, —lui répliqua-t-elle d'un ton très net, —je n'ai que faire de vos menaces. Je ne sais quelle absurde histoire votre frère a pu vous raconter ; je suppose qu'elle doit être très noire, puisqu'elle vous dicte à mon égard de pareilles insolences. Il a plu à M. Dementières de me conduire chez vous, je l'ai suivi parce que je suis forcée....

—Vous préféreriez être autre part, —fit Mlle Henriette qui était devenue d'un rouge de brique et qui accompagna ses paroles d'un rire aigre comme celui d'une crécelle, —oui, vous aimeriez mieux être ailleurs, en Russie, par exemple.

—Je préférerais être dans un endroit où je me trouverais à l'abri de vos insultes et de celles de votre frère.

Un sifflement vipérin échappa des lèvres de la vieille fille.

—On a les égards que l'on mérite, —fit-elle d'une voix qu'étouffait la colère.

Marcelle se contenta de hausser légèrement les épaules, conservant tout son sang froid, ce qui acheva d'exaspérer Mlle Henriette.

—Mon frère nous attend dans la salle à manger, —dit-elle, —je vais vous y conduire.

La jeune femme prit place à table entre le frère et la sœur, mais elle ne put se résoudre à toucher aux mets qu'on lui servit.

—Vous n'avez pas faim ? —lui dit méchamment Henriette, —cet ordinaire ne vous plaît sans doute pas.... Trop simple, peut-être.... Que voulez-vous, il faudra vous y faire. Nous n'avons pas une grande fortune, nous autres, et l'économie doit être l'une des premières vertus domestiques.

S'adressant directement à son frère :

—Te vois-tu menant un train de prince, chassant à courre, en habit rouge !.... Ta fortune et la mienne n'y suffiraient pas longtemps.

Et exaspérée par le silence de Marcelle, elle lança cette nouvelle pointe perfide qui allait revenir à tout instant, commentée, amplifiée et agrémentée de toutes les variations imaginables dans la conversation du frère et de la sœur.

—On dit la cuisine russe très à la mode.... C'est peut-être ce genre de plats que l'on voudrait voir sur cette table.

Le nouveau martyr de Marcelle commençait.

Combien de temps était-elle condamnée à le subir ?....

\* \*

Tandis que la pauvre séquestrée rongait courageusement son frein, revenons à Fédor que nous avons laissé sur la route de Toulouse à Paris, en train de se diriger sur Salbris.

Pour commencer, il s'était arrêté devant la gare de cette station.

Il se disait que peut-être pourrait-il retrouver, là encore, un nouvel indice.

Et le cœur lui battit à tout rompre, lorsque sur la glace de la porte vitrée, il vit un M majuscule tracé avec la pointe d'un diamant.

Au-dessous, un S était également marqué.

Evidemment Marcelle avait encore passé par là.

Elle s'était inspirée du Petit Poucet, et, à sa manière, avait sur sa route laissé des traces de son passage.

Fédor en était certain, il était bien sur la voie.

Il descendit à l'hôtel de la Pomme d'Or, et là se donna pour un Parisien en quête d'une propriété à acheter ou à louer.

Il voulait faire l'élevage du mouton, en grand, et pour cela il lui fallait d'énormes pacages.

On promit à bref délai de lui fournir tous les renseignements nécessaires.

Du côté de Souesmes, d'immenses communaux, un véritable désert de brande, s'étendant à perte de vue, lui fourniraient sans doute l'espace dont il avait besoin.

Et aussitôt Fédor, une fois les valises déposées dans la chambre qu'il allait occuper pendant quelque temps, de partir pour Souesmes.

Quel était son plan ?

Il n'en avait point pour ainsi dire.

Les circonstances lui dicteraient sa conduite.

Tout d'abord il se disposait à battre le pays, s'enquérant à distance et avec une précaution extrême, des domaines, des maisons de campagne, castels et chalets qui se trouvaient disséminés dans la contrée.

Bien certainement, de cette façon, il finirait par retrouver la piste de Marcelle.

Une fois là, il aviserait.

Autour de Souesmes, il allait décrire un cercle immense qu'il rétrécirait peu à peu, jusqu'à ce que ses efforts fussent couronnés de succès.

Et tout d'abord, une fois sorti de Salbris, il prit la première traverse qui se présenta sur sa droite.

Le paysage qui s'étendait devant lui était d'une monotonie sauvage.

Des bruyères sèches, âpres, rêches, et encore des bruyères.

Parfois, de grandes flaques d'eau saumâtre, entourées de roseaux et de joncs.

Si loin que pouvait embrasser l'horizon s'allongait cette plaine, sans un accident de terrain, sans un bosquet, sans une maison.

—Ce n'est pas ici, mon pauvre Tim, —dit tout haut Fédor, —que nous trouverons ce que nous cherchons. Il n'y a même pas, dans toute cette plaine, un être humain pour nous renseigner.

—Je vous demande pardon, Votre Honneur, vous n'y avez point pris garde, mais depuis quelques instants, je suis avec attention trois points noirs qui excitent vivement ma curiosité.

—Où cela ?

Tim désigna le fond de la plaine sur la droite. Le buggy filait maintenant en plaine lande, comme s'il eût été sur la grande route.

Parfois une motte de terre, une touffede genêts, cahotaient violemment la voiture, mais le poney ne ralentissait pas pour si peu sa course et à toute vitesse il se rapprochait des points noirs qui intriguaient Tim de plus en plus.

Bientôt il fut facile de se rendre compte de ce que pouvaient être ces trois points noirs.

Deux d'entre eux étaient beaucoup plus volumineux que le troisième.

—Ce sont des cavaliers, —fit Fédor, —et le point noir qui se dirige vers ces roseaux est un piéton.

En s'approchant davantage encore, Fédor et Tim distinguèrent nettement ce dernier.

C'était un homme petit, boulot, vêtu d'une longue blouse bleue et coiffé d'un méchant feutre.

Malgré une claudication légère qui lui donnait une vague allure de canard pressé, il fiait droit devant lui comme un lapin, rasant la terre, se courbant, et dissimulant sous sa blouse un canon de fusil dont le bout s'embarrassait à tout instant dans les bruyères.

Une gibecière passée en bandoulière laissait voir du poil de lièvre et des plumes de faisau.

Dès lors la scène était facile à reconstituer.

Le petit boulot était un braconnier à qui deux endarmes donnaient la chasse.

La silhouette de leurs chevaux se dessinait nettement à cette heure sur l'horizon.

Ils étaient séparés de celui qu'ils poursuivaient par plus d'un kilomètre, et encore n'avançaient ils que difficilement, l'endroit où ils se trouvaient à cet instant étant coupé de rigoles, et de minces jonchaies leur révélant des foudrières.

Mais il était évident que, si tôt sortis de cette zone dangereuse et mouvante, ils pourraient se lancer, mettre leurs montures au trot et regagneraient aisément le terrain qu'ils avaient perdu.

Aussi le braconnier se démenait-il comme un beau diable.

Il avait comme point de mire un petit étang dont il n'était plus séparé que par une courte distance, et au milieu des roseaux duquel il espérait trouver un abri.

C'était d'ailleurs sa seule ressource, son unique chance.

Autrement, s'il demeurait en terrain nu, une fois les gendarmes sortis de la boue où leurs chevaux glissaient encore, ils atteindraient le petit homme et le recueilleraient avec la main.

Fedor avait arrêté le poney.

Malgré lui, il s'intéressait aux péripéties de cette lutte.

Une chasse à l'homme est toujours un sport intéressant.

—Je suis curieux de savoir si ce pauvre diable va s'en tirer,—murmura Fedor.

A ce moment, le petit boulot arrivait à côté de la voiture.

Il regarda Stroganof et Tim d'un œil inquiet en portant la main à son chapeau.

Evidemment, il se demandait si ces deux inconnus n'étaient pas dans l'intention de venir en aide aux gendarmes.

Fedor, à cet instant, revenait sur ses pas, et se disposait à contourner l'étang, afin de maintenir toujours le poney en terrain sec.

Le braconnier, suant, soufflant et claudiquant plus que jamais, voyant qu'il n'avait rien à craindre des deux voyageurs, leur adressa un bon sourire, tourna la tête en guignant la maréchassée qui continuait à avancer péniblement et disparut dans les roseaux, après avoir dit, en manière de salut :

—Bonnes gens, je voudrais bien avoir quitté ce climat ci, tout de même.

Les roseaux se refermèrent sur lui et tout re tomba dans le silence.

—Drôle de bonhomme,—fit Fedor en souriant.

—Que va-t-il faire, Votre Honneur ? demanda Tim.

—Il va demeurer là jusqu'à la nuit, et il essaiera de filer d'un côté, tandis que les gendarmes le chercheront de l'autre.

Mais Fedor n'eut pas le temps de terminer sa phrase.

Un cri d'épouvantable angoisse venait de s'élever des bords de l'étang.

—A moi ! bonnes gens ! à moi !—criait le braconnier.—Je coule... Je fonce !... Bon Dieu de bon Dieu ! à moi ! à moi ! bonnes gens !

Fedor ne pouvait résister à l'appel désespéré d'une créature humaine.

Il s'élança hors de la voiture, disant à Tim :

—Tiens le poney.

—Mais, Votre Honneur...

Fedor était déjà dans les roseaux.

Le petit boulot était dans la vase jusqu'au ventre.

Il avait mis le pied sur un mollet et il avait enfoncé tout d'un coup.

Sa situation empirait de seconde en seconde, chaque effort qu'il tentait pour se délivrer ne servait qu'à l'enfourer davantage dans cette boue sans fond.

D'un mouvement irraisonné Fedor se disposait à aller tout droit au secours du petit homme.

—Prenez garde, mon brave monsieur, fit ce dernier, vous allez en avoir autant que moi.

L'avertissement était précieux.

Fedor reconnut toute sa justesse.

Il revint lestement vers le buggy, prit le fouet et, s'avançant avec précaution au milieu des roseaux où il enfonçait néanmoins jusqu'à mi-jambe, il tendit le pied du fouet au pauvre diable qui, maintenant, avait de la boue jusqu'à la poitrine.

Celui-ci, alors, s'empara de la lanterne, et doucement, très doucement, sans à coups pour ne point briser ce faible lien, il commença à se dégager de cette tombe molle où il allait être enterré vivant :

—Ça vient ! bonnes gens, ça vient !

Et son visage exprima une satisfaction surhumaine.

—Ah ! mon brave monsieur, vous m'avez sauvé la vie... les gendarmes vont me prendre, c'est sûr... mais au moins ils m'auront vivant... tandis que sans vous... Brrr...

Et atteignant la terre ferme il se secoua comme un chien mouillé.

Fedor regagna sa voiture.

A cinq cents mètres les gendarmes se montraient.

Encore un peu ils allaient arriver au terrain dur, et alors le petit boulot, avec sa pauvre jambe en retard, ne pèserait pas lourd.

Tout en continuant à se trémousser et à s'es-suyer dans la bruyère, il guignait le poney et la petite voiture.

—Bonnes gens,—c'est l'habitude du pays de commencer ainsi nombre de phrases,—bonnes gens,—dit-il encore,—voilà un joli bidet, et un rude !... Je gagerais bien que celui qui serait traîné par cette bête-là sèmerait bien vite les deux particuliers qui me courent...

L'invite était trop aisée à comprendre.

Fedor ne sut point y résister, du moment qu'elle partait d'un homme à qui il venait de sauver la vie.

—Allons, monte,—dit-il, en prenant place dans le buggy.

L'œil du petit homme pétilla d'une joie pleine.

—Bonnes gens ! en voilà une de ces chances ! Ah ! quel brave homme vous faites !... Je vas vous gêner, car je ne suis guère propre.

—Nous nous serrerons. En route !

La petite scène que nous venons de décrire avait lieu de l'autre côté de l'étang.

Si bien que les roseaux cachaient aux yeux des gendarmes voiture, poney, tout autant que Fedor, Tim et le braconnier.

A un appel de langue, le poney bondit par deux fois dans les brancards, et la voiture se mit à filer droit devant elle.

Le petit boulot se retourna et laissant échapper un franc éclat de rire :

—Bonnes gens ! ils vont en avoir de c'touvrage ! les chapeaux carrés !... Bon !... c't'affaire !... Y font le tour de l'étang, à c't'heure ! Cherche ! mes mignons ! cherche !

Et s'attendrissant :

—Vous êtes un rude brave homme tout de même, vous,—dit-il en s'emparant d'une des mains de Fedor et en la portant à ses lèvres.—Si vous avez jamais besoin d'un tout ch'ti !... il sera tout à votre service.

Fedor se souvint du rat de la fable.

On a souvent besoin d'un plus petit que soi,—a dit le bon fabuliste.

Et en ce moment n'avait il pas besoin des petits !

Les deux gendarmes, après avoir battu inutilement les bords de l'étang, s'étaient dit que leur homme pouvait bien avoir été enlevé par la voiture.

Et ils s'étaient mis à la poursuite de celle-ci.

—Aye donc ! les harengs saurs,—fit le braconnier en reconnaissant bientôt l'inutilité de leurs efforts...—Vous pouvez vous en payer une suée, mes mignons ! Aye donc !... Mon brave monsieur ! vous avez-y eu raison de ne pas me laisser là sur le sable...

La route était longue, une petite pluie s'était mise à tomber, voilant l'horizon à courte distance.

Fedor se retourna ; cette buée épaisse ne permettait même plus d'apercevoir les gendarmes.

Alors on causa, en modérant l'allure du poney.

Et comme le petit boulot recommençait ses protestations, Fedor lui dit en hochant la tête :

—Oui, je te suis venu en aide, mon garçon...

Mais je n'ai pas eu raison... Car c'est un vilain métier que tu fais là.

Le petit boulot se gratta l'oreille.

—Bonnes gens ! vous n'avez pas tout à fait tort, mon bon monsieur... mais c'est qu'en dehors de mon fusil, que j'adore, je ne suis pas bon à grand-chose.

—Oui, c'est très bien d'adorer le fusil, d'aimer la chasse... mais d'aller tuer le gibier des autres...

—C'est que je vas vous dire, mon brave monsieur, si je ne chassais que sur mes terres, je ne chasserais point souvent ; car je ne possède pas beaucoup de propriété.

Et il ajouta avec le clignement d'œil qui lui était habituel :

—La terre qui est après mes souliers... pas plus !...

Fedor se mit à rire :

—Comment t'appelles-tu ?

—J'ai bien des noms, mon bon monsieur. Les uns di-ent Jules tout court, d'autres Jules Touzy, parce que j'ai longtemps habité la ferme de ce nom-là. D'aucuns me donnent aussi mon vrai nom, Jules Raisin, encore m'a-t-il été peut-être donné rapport que le jus du raisin je l'aime un peu trop, des fois que ce soit du vin bouché ou d'une autre sorte.

Tout cela était débité sur un ton de bonhomme. Jules Raisin, enchanté d'avoir, pour cette fois encore, échappé aux gendarmes, ne se sentait plus de joie.

A suivre

## J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHIE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & File.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

## Vous Sentez-Vous

Faible et épuisé ? C'est parce que votre sang est impur. Autant s'attendre à ce que la salubrité d'une ville soit parfaite avec de l'eau sale et un drainage défectueux, comme de s'attendre à ce qu'une pièce de mécanique, comme la charpente humaine, soit en bon ordre avec un sang impur circulant même dans les plus petites veines. Savez-vous que chaque goutte de votre sang passe à travers le cœur et les poumons toutes les deux minutes et demie ; et que, sur son passage, elle fait les os, les muscles, la cervelle, les nerfs et les autres solides et les autres fluides du corps ? Le sang est le grand nutritif, ou, comme l'appelle la Bible,

### "La Vie du Corps."

Est-il donc étonnant, alors, que si le sang n'est pas pur et parfait dans ses vaisseaux, vous souffriez d'aussi indéscriptibles symptômes ?

La Salsepareille d'Ayer est à cent coudées au dessus de tout autre Altératif et de toutes autres Médecines pour le Sang. Comme preuves, lisez ces témoignages dignes de confiance :

G. C. Brock, de Lowell, Mass., dit : "Pendant les 25 dernières années j'ai vendu de la Salsepareille d'Ayer. Dans mon opinion, les meilleurs ingrédients pour la guérison de toutes les maladies provenant de l'impureté du sang sont contenus dans cette médecine."

Le Dr. Eugène I. Hill, 381 Sixth Ave., New-York, dit : "Comme épurateur du sang et régénérateur du système, je n'ai jamais rien trouvé qui égale la Salsepareille d'Ayer. Elle donne entière satisfaction."

La Salsepareille d'Ayer prouve également son efficacité dans toutes les formes de la Scrofule, de Furoncles, de Boutons rouges, d'Eczémas, d'Humeurs, de Lumbago, de Catharre, &c. ; et est, conséquemment la meilleure

### Médecine de Printemps et de Famille

en usage. "Elle les surpasse de tout au tout," dit Mr. Cutler, de Cutler Brothers, Boston, "par la quantité des ventes."

## Ayer's Sarsaparilla,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Prix, \$1 ; six flacons, \$6. Valant \$5 le flacon.

**AVIS aux mères.**—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolite les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise le intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille

**MUSIQUE NOUVELLE**

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marcailhon, 10c; Heroïne, valse, W. H. Ashley, 20c; I a. caprice mazurka, Pyllemann, 20c; Marioulette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c; Race Course, galop, C. D. Blake, 20c; Marche Fantastique, A. Lator, 15c; Grande marche L'chengrin, R. Wagner, 20c; Chantauquelake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E. H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. YON,

1898 rue Sainte-Catherine.

—Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensive. Certes, elle le voulait bien; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Français et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue de la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhérentes à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qui affecte les trois quart et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infailible pour ces maladies là, le "Régulateur de la Santé de la femme" et n'y fut pas. Fermale Pourous Plaster" du Dr Lari vière, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal chez: Dr J. Leduc Picault et Contant; Lavolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Fils, où tous les marchands peuvent le procurer. Aussi à vendre partout aux Etats-Unis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Larivière, Manchester.

**GUERISON PROMPTE**  
DES  
**RHUMES ET DES BRONCHITES**  
PAR LE  
**SIROP DE TÉRÉBENTHINE.**

N. B.—Demandez-le toujours comme suit: *Sirop de Térébenthine du Docteur Lavolette.*  
En vente chez tous les pharmaciens.  
**50 cts le Flacon.**

**Saint-Nicolas,** journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 16 rue Soufflot Paris-Franco

Abonnez-vous au MONDE

ILLUSTRE, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

**UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE**



**POITRINE PARFAITE**

PAR LES

**POUDRES ORIENTALES**

Les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

**DEVELOPPEMENT**

ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

**SANTE ET BEAUTE !**

LES POUDRES ORIENTALES sont l'heureuse Association des médicaments les plus actifs pour donner à la femme ce développement et cette fermeté des formes de la poitrine qui constituent la véritable beauté, et pour guérir radicalement la Dyspepsie, la Consommation, l'Anémie, les Faiblesses d'estomac, les Pâles couleurs, les Fluxions blanches, etc., en un mot tous ces états de Langueur, d'amaigrissements et d'Épuisement nerveux, auxquels les tempéraments sont, de nos jours, trop fatalement prédisposés.

LES POUDRES ORIENTALES donnent au corps la santé et la beauté en fortifiant le système, en développant les muscles et en refaisant le squelette.

C'est le rénovateur souverain. C'est le remède de tous, mais c'est surtout le grand remède de la femme et de l'enfant. Il favorise la formation des jeunes, guéit et exempte la femme des maladies inhérentes à son sexe, et par son emploi régulier, les enfants grandissent beaux et forts.

LES POUDRES ORIENTALES sont employées dans le monde aristocratique de toute l'Europe, et principalement chez les peuples de l'Orient, où les femmes se distinguent par leur santé et leur grande beauté des formes.

Voici ce qu'en dit le principal journal de médecine de Paris:

"LES POUDRES MERVEILLEUSES, ce grand remède Oriental, découvert par eux il y a près d'un siècle, et qu'un entrepreneur chimiste parisien a tout récemment introduit ici sous le nom de POUDRES ORIENTALES", ont atteint une vogue extraordinaire dans le monde aristocratique. Les médecins les plus à la mode parlent hautement des propriétés étonnantes de ces poudres".

LES POUDRES ORIENTALES sont brevetées pour les deux continents, et les principaux laboratoires sont à Paris, Londres et New-York

Pour éviter les contrefaçons, exigez sur chaque boîte la signature de la *Cie des Poudres Orientales.*

UNE BOITRE, avec notice..... \$1.00  
SIX BOITRES, avec notices..... \$5.00

Si vous ne trouvez pas les POUDRES ORIENTALES chez votre pharmacien, elles vous seront expédiées *franc de port* et bien emballées sur réception du prix, adressé à

L'Agence des Poudres Orientales  
BOITE-POSTE 694, MONTREAL

**DEPOT GENERAL POUR MONTREAL**

L. A. Bernard, pharmacien, 1882, rue Sainte-Catherine

**SANS PEUR ET SANS REPROCHE**

**SAVONS MEDICAUX**  
DU

**DR V. PERRALUT**

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

**NUMEROS ET USAGES DES SAVONS**

Savon No 1.—Pour démangeaisons de toutes sortes.  
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.  
Savon No 8.—Contre les taches de rousseur et le masque.  
Savon No 11.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.  
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.  
Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents) ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache P. Q.

**VILLACABRAS.**

La meilleure Eau Purgative connue, recommandée par les plus hautes autorités médicales françaises. Dépôt chez

ALFRED CHOULLOU

9 et 11, rue St-Alexis, et 12 et 14 rue St-Jean

**Colonne Carsley**

**AVIS IMPORTANT**

Pour la meilleure valeur

Le meilleur fini

Patrons le plus nouveaux

EN VETEMENTS DE PETITS GARÇONS

Venez directement  
Venez directement  
Venez directement  
Venez directement  
Venez directement

Chez S. Carsley  
Chez S. Carsley  
Chez S. Carsley  
Chez S. Carsley  
Chez S. Carsley  
Chez S. Carsley  
Chez S. Carsley  
Chez S. Carsley  
Chez S. Carsley

**PRENEZ NOTE DES PRIX**

Costumes Jerseys pour petits garçons de 50c.

Costumes Jerseys pour petits garçons de \$1.90.

Costumes Jerseys comprenant habit, pantalon et veste de \$2.25.

Habilllements de jeunes gens, habit, veste et pantalons longs de \$3.25.

Petits pardessus pour garçons \$1.30.

Pardessus de jeunes gens de \$3.75.

Gilets Reefer pour petits garçons \$1.38.

**N'OUBLIEZ PAS de vous FAIRE DONNER**

**UN DES PISTOLETS OU FUSILS A FLECHE MOUCHETEE**

—AVEC CIBLE—

avec chaque habillement ou pardessus de petits garçons à \$3.00 ou plus.

Tous bons  
Tous bons  
Tous bons  
Tous bons  
Tous bons

Les vêtements vendus aux prix ci-dessus sont tous bons.

**PLUS BELLES MARCHANDISES**

Nous gardons toujours un assortiment de marchandises des plus belles qualités.

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame

**HABILLEMENTS ETON**

Habilllements Eton de toutes grandeurs pour petits garçons.

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame.

**FIL DE CLAPPERTON**

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,  
Qui coudra avec douceur,  
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,  
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

**FIL DE CLAPPERTON**

**EVER READY**

Les baleines de corsages

**EVER READY**

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables; elles reconnaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLY.

**S. CARSLY**

1765, 1767, 1769, 1771, 1773, 1175, 1777, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

**LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC**

**QUATRIEME TIRAGE MENSUEL, LE 11 FEVRIER 1891**

3134 LOTS VALANT..... \$52,740  
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires

S. E. LEFEBVRE, Garant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

**HOTEL ST - LOUIS**

(Ci-devant occupé par M. J. Riendeau)

64, rue Saint-Gabriel, Montréal

Cet hôtel vient d'être ouvert par MM. John Johnson & Cie, déjà si avantageusement connus. M. J. Johnson a fait précédemment sa marque à Ottawa. La table est des mieux servies. Primeurs de toutes les saisons. Chambres spacieuses, magnifiquement meublées à neuf.

J. JOHNSON & CIE,  
64, rue St-Gabriel, Montréal.

PIANOS! PIANOS!

Seuls agents à QUÉBEC autorisés à vendre les PIANOS suivants

- O. Newcombe & Co. de Toronto, Nendelssohn Pianos & Co. de Toron, Evans Brothers, de Ingersoll, Hallet, Davis & Co. de Boston, Schubert Pianos Co. de New-York.

AVIS SPECIAL

Deux pianos de la fabrique Newcombe & Co., en un de Heinzman & Co., ayant eu quel que peu d'usage, mais qui sont cependant en parfait ordre, sont offerts à des prix particulièrement bas en considération des montants d'argent que nous avons reçus pour ces pianos...

BERNARD, FILS & CIE,

EDITEURS DE MUSIQUE Coin des rues St-Jean et Ste-Ursule Haute-Ville Québec.

VENTE SPECIALE

PIANOS DROITS ET CARRÉS

- \$275 STEVENSON carré, 7 1/3 octaves, bois de rose avec deux moulures, pattes sculptées. \$260 SCHUBERTZ & LUDOLFF carrés, 7 octaves, bois de rose, avec 2 moulures, pattes sculptées. \$250 MARSHALL carré, 7 octaves, bois de rose, 4 coins ronds, 2 moulures, pattes sculptées. \$150 CRAIG droit, 7 octaves, bois de rose

LAURENT, LA FORCE & BOURDEAU 1637, rue Notre-Dame, Montréal.

VOYEZ

GUIMOND

Avant d'acheter vos CORPS et CALECONS Rien n'égale ces

CORPS ET CALECONS DE 75cts A \$1.50

15 ST-LAURENT

90 DAYS TRIAL DR. DYER'S VOLTALIC BELT FOR MEN ONLY. Illustration of a man wearing a belt.

And ELECTRIC SUSPENSORY APPLIANCES are Sent on 90 Days Trial TO MEN (young or old) suffering with NERVOUS DEBILITY, LOSS OF VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Quick and Complete Restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD. Also for RHEUMATISM, all KIDNEY TROUBLES and many other diseases. The BEST ELECTRIC APPLIANCES ON EARTH. Full particulars sent in PLAIN SEALED ENVELOPE. Address VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.

THIS PAPER is sold by the Advertising Bureau of the New York Times at 100 Spruce St., where advertising contracts may be made.

ECOLE DE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine. E. LEFEUNTIN, Artiste-peintre, No 62, rue St-Jacques, Montréal

EXCELLENTS POTAGES.



En boîte et bouteilles, tout préparés, prêts à servir. Concombre, Julienne, printanier, bouillon, volaille, etc., etc. Petits pâtés de gibier truffés. En boîte de demi-livre. Excellents pour Lunch, Souper, pique-nique etc., préparés par la

FRANCO AMERICAN FOOD CO. NY

En vente chez Fraser, Viger & Cie., 199, rue Saint-Jacques, Montréal, et chez tous les épiciers du Canada. Echantillons envoyés franco contre 25c pour soupe et 25c pour pâtés, envoyés en timbres-postes.

A. HURTEAU & FRERES

MARCHANDS DE BOIS DE SCIAGE 22, rue Sanguinet, Montréal Coin des rues Sanguinet et Dorchester, Téléphone 100 Bassin Wellington, en face des Bureaux du Grand-Tronc Téléphone 140

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT - JACQUES - 180

Edifice de la Banque d'Épargne VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital \$15,000,000 Fonds accumulés 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

724 NOTRE - DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

LES AMERS INDIGENES!

Le plus économique en même temps que le plus efficace tonique stomacique et digestif.

Les AMERS INDIGENES doivent leur popularité aux plus importantes qualités que peut avoir une préparation médicamenteuse: une efficacité toujours certaine, l'absence de tout principe dangereux, et la modicité du prix.

Les AMERS INDIGENES sont une combinaison préparée dans des proportions rigoureuses, d'un grand nombre de racines et d'écorces les plus précieuses par leurs vertus médicinales, toniques, stomachiques, digestives et carminatives.

Les MAUX DE TÊTE, ÉTOURDISSEMENT, NAUSEES, MALAISE GÉNÉRAL, sont le plus souvent la suite de dérangement de l'estomac, et dans ce cas, les AMERS INDIGENES ne manquent jamais d'apporter un soulagement prompt, et le plus souvent, une guérison certaine.

Les AMERS INDIGENES se vendent en détail dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en boîtes de 25 cts. seulement, contenant ce qu'il faut pour 3 ou 4 bouteilles de 3 demiards.

S. LACHANCE, PROPRIETAIRE.

538 et 1540 RUE STE-CATHERINE MONTREAL.

MAISONS RECOMMANDEES

SAINT-JEAN, P. Q. Hôtel du Canada Louis Forgue Maison de première classe, 162, 164, 166, rue Richelieu

NEW-YORK : Hôtel Lantelme Union Square.—Maison Française de 1ère ordre.—Prix modérés

RIMOUSKI Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro

SAINT-HYACINTHE Hôtel Yamaska, Perreault, Prop

QUEBEC CHAUSSURES J. S. LANGLOIS, 121, rue St-Joseph, St-Roch

Magasin du Louvre, COTE & FAGUY Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

TROIS-RIVIERES N. E. MORISSETTE, 148, rue Notre-Dame Tapis, Merinos à Soutane, etc

HOTEL DUFRESNE JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

SOREL HOTEL BRUNSWICK. J. Fish, Prop

MONTREAL RESTAURANT OCCIDENTAL 121, rue Vitré, Montréal

Librairie française 252 1/2, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Important de Paris chaque semaine les dernières nouveautés, œuvres des grands écrivains, depuis 25c le vol. Envoi dans toute la Puissance.

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés. J. P. MARTEL, Prop. Montréal

PACIFIQUE CANADIEN

Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. +\*11.45 a.m., 4.15 p.m. Boston, Portland, —\*9.00 a.m., +\*8.15 p.m. Toronto —\*9.20 a.m., +\*8.45 p.m. Détroit, Chicago, etc., +\*8.45 p.m. St. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., +\*11.45 a.m. St-Anne, Vaudreuil, etc., \*9.20 a.m., +\*8.45 p.m. St-Jean, Sherbrooke, 4.00 p.m. \*7.45 p.m. Winchester, \*9.20 a.m., +\*8.45 p.m. Newport, 9.00 a.m., 5.35 p.m., +\*8.15 p.m. Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., \*7.45 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Québec, \*8.25 a.m., 3.30 p.m. [Diman. seul.] et \*10.00 p.m. Trois-Rivières, \*8.25 a.m., \*3.30 p.m. [Dimanches seul.] 5.15 p.m. et \*10. p.m. Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m. Ottawa, \*8.50 a.m., 4.40 p.m. \*8.40 p.m. Winnipeg et Vancouver, \*8.40 p.m. St-Jérôme, St-Lin, St-Eustache—5.30 p.m. Ste Rose et Ste-Thérèse—3. p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. Sam. 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

De la gare Bonaventure

Marrieville et Farnham, 3.40 p. m., de St-Lambert, faisant connection avec le train qui laisse la gare Bonaventure à 3,15 p.m. Marrieville, St-Césaire, 5 00 p.m. || Samedis exceptés. + Tous les jours, di manches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué. Chars-palais et chars-dortoirs. † Les trains laissant Montréal les samedis ne font point connection.

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué

L.S.L.

COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés : nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Handwritten signatures of J. T. Forgue and J. T. Emely

Commissaire

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

E. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk Pierre Lanoux, Prés. State National Bk A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 17 FEVRIER 1891

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

Table with 2 columns: PRIX and Amount. Includes 1 PRIX DE \$300,000 est., 1 PRIX DE 100,000 est., etc.

Table with 2 columns: PRIX APPROXIMATIFS and Amount. Includes 100 PRIX DE \$1,000 sont., 100 PRIX DE 300 sont., etc.

Table with 2 columns: PRIX TERMINAUX and Amount. Includes 999 PRIX DE \$100 sont., 999 PRIX DE \$100 sont., etc.

3,134 prix se montant à . . . \$1,054,800

PRIX DES BILLETS : Billet complet, \$20 ; Demi, \$10 ; Quarts, \$5 ; Dixièmes \$2 ; Vingtièmes \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50. Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout. IMPORTEMENT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez : PAUL CONRAD, NOUVELLE-ORLEANS, La

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible.

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tri-uneux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ÉTAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres HARRIS à qui adressez.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la Constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la Constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la Constitution de l'Etat soit soumis au peuple à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.



**ANNONCE DE  
John Murphy & Cie**

**HATEZ-VOUS**

de venir profiter des grands avantages que nous offrons durant notre

**VENTE ANNUELLE**

qui se terminera à la fin du mois.

**REDUCTIONS SPECIALES**

dans notre département de Manteaux.

**GILETS ! GILETS ! GILETS !**

Grand choix dans les plus hautes nouveautés.

- Gilets en jersey de \$2.50, pour \$1.25.
- Gilets en jersey pesant de \$4.00, pour \$2.90.
- Gilets en jersey braillés de \$3.40, pour \$2.50.
- Gilets en serge cheviot.
- Gilets en drap castor.
- Gilets en drap broché de \$11.50, pour \$6.

**DOLMANS ! DOLMANS !**

Il me reste encore quelques dolmans, réduits à moitié prix et moins.  
Prix réduits depuis \$3.75, valant \$7.00.  
Dolmans de \$29.00, pour \$10.00.

Pour **ULSTERS** venez chez

**JOHN MURPHY & CIE**

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58



**LORSQUE VOUS VOYAGEZ**

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

**Les Villes et Villages**

importants dans les deux Provinces.  
Pour **PETIT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

**LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE**

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

**Biddeford, Manchester, Nashua  
Boston, Fall River, New-York**

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.  
Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal où à notre représentant



**Etablie en 1870**

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants: Les triples extraits culinaires concentrés de **JONAS** Huile de Castor en bouteilles de tous les grandeurs. Moutarde Française, Myosine Colle forte. Huile d'Olive en demi-pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue.

**Henri Jonas & Cie**  
10, rue de Breseles  
Montréal

Le remède de Pisco pour le catarrhe est le meilleur, le plus agréable à prendre, et le meilleur marché.

**CATARRH**

En vente chez tous les pharmaciens, ou expédie affranchi à toute adresse contre paiement de \$0,50. rous. E. T. Hamette, Warren, Pa., E. U. de l'A.

**GRANDE REOUVERTURE DE  
L'ancien Magasin I. A. BAEUVIS**

2848, rue Notre-Dame, près du Carré Chaboillez

Avec un assortiment complet de **TWEEDS, SERGES, HARDES FAITES, CHAPEAUX, MERINOS**, etc., etc. Le tout devant être vendu à 50 dans la pratique pour faire place à notre importation du printemps. Venez voir nos prix et vous serez convaincus de nos avances.

**DUPUIS, LANOIX & CIE**

Marchands-Tailleurs, 2048, rue Notre-Dame, près du Carré Chaboillez

3276



**LE  
Johnston's Fluid Beef**

Est une nourriture parfaite pour les enfants. Il donne la nourriture à la chair, les muscles et les os

**RICHARD LAMB**

Importateur et Manufacturier de Chapeaux, Casques et Fourrures—  
Garnitures en Fourrures teintes et réparées avec soin

Des Casquettes de Fantaisie en Peluche, Velours, Polos, etc., etc., faites à ordre pour Dames et Enfants. Une visite est sollicitée avant d'aller ailleurs.

2259—Rue Notre-Dame, Montréal—2259

**CHAUSSE & MESNARD**  
ARCHITECTES.  
No 77, RUE SAINT-JACQUES.  
MONTREAL.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

**“ WESTERN ”**

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1899..... \$2,025,192.58  
Sécurité pour les assurés..... 1,837,286.41

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

**ARTHUR HOGUE,**

Agent du département français.

**J. H. ROUTH & Cie.,**

Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

**HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER**

EMPLATRE DES MONTAGNES VERTES  
SIRAP BOTANIQUE DE  
GEO TUCKER NA PAS  
ARRAPAHO  
GEO TUCKER EST  
D'EGALE POUR LES  
COULEURS DES REINS  
GARANT DE GUERIR LA  
L'AMIE DES  
DAMES  
BAUME DES MONTAGNES VERTES  
TOUX ET LA  
COQUELUCHE

**DE GEO TUCKER POUR LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.**

<b>\$5:000 DE RECOMPENSE POUR DE MEILLEURES MEDICINES PATENTÉES</b> VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET EPICIERS RESPECTABLES DÉPOT CHEZ	<b>MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.</b>	<b>N'oubliez pas de demander les petites pilules POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE DE GEO TUCKER POUR LA PURGATION. DYSPEPSIE. CONSTIPATION ETC. 12 PILULES LA DOSE</b>	<b>DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMEDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER.</b>
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------------

**LYMAN, FILS & CIE**  
PHARMACIE EN GROS,  
RUE ST-PAUL, MONTREAL.

**429, RUE GRAIG**  
EN FACE DU  
CHAMP DE MARS

**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

**HENRY R. GRAY,**  
Chimiste-pharmacien,  
122 rue St. Laurent

Fac-Simile du Flacon envelopé de papier chamois.



**POUR**  
Tous les Maux  
Hémorroïdes  
Contusions  
Catarrhes  
Blessures  
Douleurs  
Brûlures  
Toilette

**SERVEZ-VOUS DE**  
Intime  
ET LA  
Grippe

**POND'S EXTRACT**

Il guérit les

Engelures  
Enrouements  
Rhumatismes  
Maux d'Yeux  
Hémorragies  
Inflammations  
Maux de Gorge

Préparé seulement par la  
**POND'S EXTRACT CO.**  
76 Fifth Avenue  
New York

**PILULES DU DR WILLIAMS' ROSES POUR PERSONNES FAIBLES**

NE SONT POINT un médicament purgatif, mais bien une préparation réparatrice du sang, et un tonique réconstituant. Elles fournissent, en effet, tous les éléments de vitalité nécessaires au sang, guérissent toutes les affections provenant de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs vieilles qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier, quelles que soient les fatigues, mentales, la maladie, les excès et les indications de toutes sortes ont épuisé.

Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

**TOUT HOMME** qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

**TOUTE FEMME** devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

**LES JEUNES GENS** devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guériront toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

**LES JEUNES FILLES** devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyez sur réception du prix (50 cts la boîte), en s'adressant, **THE Dr. WILLIAMS MED. CO.,** Brockville, Ont.